

N° 40

Déc 2001

ISSN 1244 0604

La Lettre Sépharade

2

- LA FOI DU SOUVENIR
LABYRINTHES MARRANES
- TROUBLED SOULS
- LES MENIR

Ces trois livres concernent le sort et la trajectoire de crypto-juifs issus de la Péninsule ibérique en diverses parties du monde, qui eurent à afficher un christianisme pour survivre, et pratiquer fréquemment, en secret puis au grand jour, un judaïsme auquel nombre d'entre eux restaient attachés. Ces travaux ont en commun une démarche maintenant classique : s'étendre vers l'Histoire générale à partir d'études de cas familiaux. C'est aussi le cheminement d'un important ouvrage de Jacques Blamont étudié précédemment, qui commente ici le second de ces livres, venu de Nouvelle Zélande.

6

- AVENUE DE FRANCE
- VIDA PROPRIA

Ces deux romans, l'un se déroulant à Tunis et l'autre en Amérique du Sud, comportent nombre de références biographiques et historiques. C'est ainsi que Lionel Lévy, lui-même originaire de Tunis, rend compte du premier, alors que Brigitte Peskine, elle-même romancière sur le même thème analyse le second.

8

- TURKISH-JEWISH
ENCOUNTERS
- JUIFS
PORTUGAIS À
LA JAMAÏQUE
- SÉPHARADES
DE L'INDE

Les juifs en général, et les Sépharades en particulier, lors de leur expulsion de la Péninsule ibérique se sont répandus lointainement de par le monde. Le phénomène est bien connu quant à l'Empire ottoman, l'Amérique centrale, et beaucoup moins quant à l'Inde.

13

- DICTIONNAIRE
DU MONDE JUIF
- HISTORIA DE FAMILIA
HASSON - CAMHI

Tandis que le premier ouvrage venu de Montréal est un essai de recensement des Sépharades connus, au travers du temps et de l'espace, le second, venu de Santiago du Chili constitue une monographie de deux familles alliées.

14

- TÉMOIGNAGE

Notre "historien-maison" approfondit sans cesse sa recherche sur le sort des Sépharades de France au moment de la Shoah. Il nous livre ici le témoignage d'une famille qui a réussi à quitter la France dangereuse, sous passeport espagnol, mais hélas sans tous les visas nécessaires... *suspense.*

16 Rubriques permanentes

- MUESTRA LINGUA

Rubrique bien riche, avec *El Kantoniko de Chochana*, *Lo ke kontava la bava* et un nouveau livre en judéo-espagnol musicalement illustré d'une cassette, nous venant de Belgrade.

- MUSIQUE

Un double CD du rénovateur de notre culture musicale Isaac Lévy qui consacra toute sa vie à cette œuvre, mais dont peu savent qu'il chantait aussi lui-même, et très bien ! Puis un CD surprenant nous venant du Brésil.

- POÉSIE...

...paradoxe : un bon poème classique nous est parvenu en français ; mais publier de la poésie en cette langue n'est pas la vocation de la LS. Alors un aréopage de traducteurs s'est mis à la tâche...

- KOZAS I OTRAS...

De l'enseignement à Paris, des inaugurations, une exposition, de nombreuses et intéressantes réunions de l'AALS...

Un concert de Marlène Samoun à Avignon.

GOYA

(Francisco de Goya y Lucientes 1746-1828)

Le *pusieron mordaza...*

("On lui a mis un bâillon parce qu'elle parlait ;
et on lui a donné des coups sur le visage")

Musée du Prado, Madrid.

Image tirée de "LA FOI DU SOUVENIR" page 2.



¹ 2001 La librairie du XXI^e siècle. Le Seuil 505 pages, glossaire, importante bibliographie, trois index : des noms, des lieux et des thèmes. Iconographie. ISBN 2-02-015964-3

² D'où le très grand intérêt d'un livre publié à Londres en 1723 par exemple *Trial and sufferings of Mr Isaac Martin* que nous avons commenté dans la LS 24 en 1997. Après des années de secret en cachot, dûs à son "hérétisme" (Isaac Martin est protestant et n'en démord point), il est finalement libéré sous la pression des autorités anglaises. Il décrit au jour le jour les affres de l'isolement dans l'ignorance, l'onctuosité chafouine des juges qui lui rendent de temps à autre visite, promettent d'améliorer son sort et lui suggèrent de se convertir...

³ Cela n'est pas sans raison que notre premier numéro renouvelant la maquette de couverture est illustré par cette saisissante image de l'Inquisition, illustrée par Goya !

⁴ Le titre général de son enseignement, comprenant l'objet du présent volume, est : Histoire et anthropologie des sociétés méso et sud-américaines.

⁵ L'une des plus importantes villes du monde à l'époque, 130 000 habitants. Le commerce triangulaire avec l'argent-métal a été étudié il y a déjà trente ans par Braudel rapporte Nathan Wachtel.

Livres

Nathan Wachtel

LA FOI DU SOUVENIR LABYRINTHES MARRANES¹

Si l'on avait à formuler des commandements (y en aurait-il dix ?) au chercheur apprenti historien, l'un de ceux-ci serait évidemment :

"Prends garde à chaque instant de ne jamais appliquer à un événement quelconque une qualification, une grille de lecture, un terme appartenant à une période ultérieure (par ex. conclure que les Romains étaient des sauvages du seul fait qu'ils pratiquaient l'esclavage)".

Un autre commandement pourrait se formuler environ :

"Contrôle, croise, recoupe sans cesse tes sources et, si tu étudies une situation conflictuelle, veille à ce que ta recherche porte sur des textes et témoignages des deux parties en cause".

Aux chercheurs chevronnés, ces assertions semblent des tautologies...

...et pourtant on se trouve ici, lorsqu'on étudie les marranes - les *conversos*, pour employer un terme plus neutre, mais puisque Nathan Wachtel lui-même emploie le qualificatif de "marranes"... et s'en explique - devant une situation paradoxale : celle des *conversos* en fin de XV^e siècle en Espagne puis au cours du siècle suivant au Portugal, et ultérieurement en Amérique centrale et du Sud, n'est essentiellement connue que par les dossiers de l'Inquisition, fort étudiés mais jamais complètement exploités encore, puisqu'il est impensable que les concernés aient laissé des écrits dont la seule découverte chez eux ou dans une cachette leur aurait valu la mort à tout coup !² Une école d'historiens aux États-Unis en conclut, pour résumer brièvement, que ce sujet ne saurait être sérieusement étudié, faute de pouvoir croiser, confronter les sources d'informations.

Une toute autre école, en Espagne, assez inquiétante, tend à nier la situation de crypto-juifs : les juifs qui se sont convertis en Péninsule ibérique, prétendent-ils, sont ainsi restés chez eux, au calme, ont majoritairement continué leurs activités etc... Cette dernière école - peut-on écrire "négationniste" ? - éprouve plus de mal pour assurer sa crédibilité : on sait le nombre de brûlés par l'Inquisition, on sait que des colonies entières de juifs refusant la conversion ont afflué dans l'Empire ottoman et ailleurs, plus tard aux Amériques, on sait l'épaisseur des méticuleux dossiers de l'Inquisition etc...

C'est dire combien ce phénomène du marranisme, que I.S. Revah a commencé à défricher naguère, puis bien d'autres, continue de susciter des controverses commencées il y a plus de trente ans, des études analytiques de cas et de plus vastes synthèses. Mais la matière est si

importante, dense, passionnante, que bien d'autres chercheurs s'y consacreront encore dans le futur. Nathan Wachtel le confirme.

Dans quasi tous les numéros qui précèdent et celui-ci même (voir l'article suivant) nous avons eu l'occasion de rendre compte de tels travaux mais il faut l'exprimer à nouveau : d'une manière ou d'une autre - ET d'une autre - le marranisme, donc l'Inquisition -³ et l'exil depuis la Péninsule ibérique constituent les fondements de notre culture sépharade incroyablement vive encore après cinq siècles hors de son territoire d'origine.

Ce nouveau livre de Nathan Wachtel, enseignant au Collège de France,⁴ à partir de l'analyse de cas de marranisme contemporain évoluant vers un retour au judaïsme, en particulier au Nord-Est du Brésil, s'élève au général, à la réflexion historique, à l'Histoire. Et il le fait avec une grande clarté, un grand talent.

Pour bien poser les contours de son étude l'auteur montre les différences essentielles - que Spinoza avait déjà notées rappelle-t-il - entre les marranes d'Espagne, qui étaient les moins accrochés à leur judaïsme (les plus convaincus avaient fui en 1492) et ceux du Portugal même, - comprenant les réfugiés d'Espagne - qui avaient été massivement convertis sans qu'on leur demande leur avis. Il n'est pas surprenant que là se soit trouvée la plus large palette de cas.

On ne saurait dans cette édition analyser tous les cheminements exposés par l'auteur qui réussit avec obstination, dans le cadre de ses recherches, à les suivre en familles, en réseaux commerciaux à travers le monde, et ce sur plusieurs générations. Wachtel a pu surmonter la difficulté méthodologique dont il est question au début, du fait que, retournés on non au judaïsme, les migrants vers l'Amérique du Sud et le Mexique ont laissé des traces écrites, surtout ceux qui ont eu la chance de vivre sous la dépendance hollandaise (1630-1654), où ils avaient pu redevenir officiellement juifs. Mais les archives de l'Inquisition restent la source essentielle de l'étude.

Les réseaux commerciaux mondiaux sont organisés par des nouveaux-chrétiens depuis le Portugal et Séville de manière étonnamment moderne, en contact avec les correspondants juifs dans l'Empire ottoman. Des réseaux nouveaux-chrétiens maîtrisent depuis l'Afrique l'exportation d'esclaves, activité lucrative, vers deux ports de redistribution autorisés : Vera-Cruz et Carthagène, et de marchandises diverses, souvent de contrebande. Dans l'autre sens les mêmes, parallèlement à leur commerce officiel, ramènent du métal argent depuis les mines de Potosi⁵ en passant par Buenos-Aires - petite bourgade en ce temps - d'où il est réexporté vers le Brésil et l'Europe.

L'auteur expose aussi le trajet de la canne à sucre : Madère, en fin de XV^e siècle domine le marché européen. Puis la production s'implante

en fin de XVe siècle dans l'île de São-Tomé, le produit fini étant exporté vers Lisbonne puis Anvers et distribué dans le monde. Vers 1550, se produit le transfert de la production et des nombreux esclaves nécessaires, vers le Brésil qui connaît ainsi son premier essor économique.

Toute cette histoire est passionnante, foisonnante, et au passage, au travers des documents et comptes rendus d'interrogatoires de l'Inquisition vers 1640 au Mexique, on apprend que le niveau économique de ces nouveaux-chrétiens est plutôt bon (20 % de pauvres, 45 % d'aisés, 15 % de très riches) que le niveau d'instruction est surprenant : 100 % des hommes savent lire et écrire, de même que plus de la moitié des femmes, à une époque où ce n'est majoritairement pas le cas en Europe occidentale ou balkanique !

Une autre réflexion est très bien menée : celle autour des concepts de "portugais" qui, jusqu'en fin de XVIIIe siècle - une époque assez proche de nous - était synonyme de "juifs" au vu et au su des pouvoirs publics et qui, collectivement étaient appelés *La Nação*. Étaient ainsi qualifiés entre autres les nouveaux-chrétiens qui revenaient en Espagne dans la seconde moitié du XVIe siècle, et plus ou moins identifiés comme juifs, bon gibier d'Inquisition à l'occasion. Mais ceux venus à Bayonne, Bordeaux, Saint-Jean-de-Luz par exemple obtinrent de la royauté française des lettres patentes, sous l'étiquette "marchands portugais", renouvelées par tous les souverains jusqu'à la Révolution et l'émancipation !

Pour en venir au récent terrain de recherche de Nathan Wachtel, le Nord-Est du Brésil, la question est abordée de la transmission par les femmes d'un judaïsme familial, caché, et jusqu'à nos jours, ce qui est tout à fait surprenant.¹ Les rites juifs étant pour beaucoup d'ordre alimentaire - les interdits...-, familial - le Shabat à observer... - il n'est pas étonnant que les femmes, depuis les plus simples jusqu'au plus cultivées aient présidé à ces gestes et à cette transmission dont on n'informait en secret les jeunes, et les plus fiables seulement² qu'une fois adolescents. Dans le cas des personnes les plus simples finit par être transmis dans certains cas une religiosité syncrétique : la reine Esther et Marie sont la même personne, donc mère de Moïse/Jésus etc. Et pourtant les rares manuscrits circulant au Brésil et au Mexique vers 1580-1590, un siècle après la conversion forcée, montraient encore une assez bonne connaissance du judaïsme !

Dans le chapitre sur "le rôle essentiel des femmes dans la transmission d'un héritage qui tendait à se réduire à une tradition" (page 107) comme dans d'autres d'ailleurs, Nathan Wachtel laisse transparaître l'émotion que le chercheur éprouve à suivre pas à pas le calvaire des personnes incriminées par l'Inquisition, la pitié et la sympathie qu'elles lui inspirent.³

L'auteur cite des cas contemporains d'isolés dans les campagnes du Nord-Est qui ont maintenu à travers les siècles des pratiques qu'ils croyaient purement familiales, privées, et qui sont stupéfaits, lorsqu'ils arrivent dans une grande ville où le judaïsme est normalement, ouvertement pratiqué, de retrouver leurs gestes

ancestraux dans le rite officiel. L'une des difficultés éprouvées par ces volontaires du retour est la fermeté du rabinat orthodoxe, qui exige d'eux une stricte démarche de conversion, ce qui pour la plupart d'entre eux est inconcevable, inacceptable. L'auteur ne le rappelle pas, mais la situation fut semblable à Salonique et Constantinople au XVIe siècle lors de l'arrivée sporadique de crypto-juifs portugais prétendant d'emblée appartenir au judaïsme.

De même la venue désirée à la foi de Moïse de nombreuses personnes se croyant, ou se supposant des racines juives dans la région de Belmonte au Portugal n'est pas toujours aussi linéaire, simple, qu'il peut apparaître. Et le judaïsme orthodoxe n'a pas toujours montré non plus le sens de la nuance, la délicatesse et la diplomatie nécessaires...

Des sociologues, ethnologues, ayant commencé à étudier ces situations en Amérique hispanophone constatent que "l'accession" au judaïsme en fin de XXe siècle constituerait pour bien des personnes modestes une promotion sociale. Et dans cette mesure, la position doctrinale des rabbins orthodoxes ne peut être qualifiée de totalement infondée.

Quoiqu'il en soit, nombre de ces crypto-juifs désireux de revenir à la foi de Moïse se sont groupés et réunis en clubs, associations etc, organisant un premier congrès à Recife en 1997 : "Les nouveaux juifs". Si, comme le prétend un peu restrictivement Carl Gebhardt cité par Wachtel (page 321), "le marrane est catholique sans foi, juif sans savoir et pourtant juif de vouloir" ceux-ci montrent activement leur volonté... □

Jean Carasso

Charles Meyers & Norman Simms (éditeurs)

TROUBLED SOULS 4

Le sous titre de ce petit ouvrage dense tiré à seulement cent exemplaires est explicite "Conversos, crypto-jews and other confused jewish intellectuals from the fourteenth through the eighteenth century". Norman Simms est un chercheur émérite, bien isolé en Nouvelle Zélande dans son domaine de recherche et pas toujours soutenu par la communauté universitaire !

Ce n'est pas aux lecteurs de La Lettre Sépharade qu'on apprendra qui étaient les marranes. Ils savent que les conversions forcées de juifs en Espagne, commençant lors des massacres de 1391 et se poursuivant pendant tout le XVe siècle, avaient créé dans la population catholique une minorité qui éprouvait d'autant plus de mal à s'y fonder que l'obsession de la *limpieza de sangre* l'empêchait d'être acceptée. Beaucoup de livres ont été écrits sur le sort de ces "nouveaux-chrétiens" que le Saint-Office aussi bien que toutes les classes sociales forçaient à demeurer "nouveaux" pendant des générations et des siècles.

¹ Nous avons eu, à La Lettre Sépharade, à connaître de tels cas contemporains au Portugal, et à aider des recherches d'ancêtres juifs chez des personnes s'annonçant comme "catholiques depuis toujours, mais..." C'est un phénomène émouvant et tout à fait surprenant après tant de siècles ! Il suppose une assez stricte endogamie !

² D'où le fait surprenant que dans nombre de familles, tels frères et sœurs pouvaient savoir leur judéité, être initiés, d'autres, non !

³ On retrouve cette empathie chez d'autres, comme Béatrice Leroy, Michèle Escamilla etc. souvent présentes par le sentiment et la bibliographie dans ces pages.

⁴ En anglais. 2001
Les âmes troublées, convers, crypto-juifs et autres intellectuels juifs "flous" du XIVe au XVIIIe siècle.
Outrigger Publishers
POBox 1198
Hamilton
Nouvelle Zélande
Édition limitée
à 100 exemplaires.
194 pages.
ISBN 0908571-74-7.

L'ouvrage *Troubled Souls*, une collection d'articles réunie par les érudits Charles Meyers et Norman Simms, a pour objet d'éclairer le sort et surtout la psychologie de ces malheureux qu'ils appellent, selon une expression bien trouvée, *fuzzy Jews* (ou "juifs flous") inspirée de la discipline moderne appelée logique floue qu'on utilise en analyse des systèmes. Il se fonde sur le récit et la discussion de cas particuliers. Cette approche est bien adaptée à l'étude de gens maintenus si loin à l'écart des structures psychosociales de leur époque qu'ils se caractérisaient par une adaptabilité générale aux circonstances et surtout une incapacité à savoir ce qu'ils voulaient croire, ce qu'ils pouvaient pratiquer dans un environnement hostile et presque toujours menaçant, et à développer leur judaïsme de façon à en recevoir quelque réconfort. Il faut bien comprendre en effet que le marranisme a été vécu à un moment de l'histoire européenne où les populations étaient toutes enserées dans des cadres rigides, tels les religions, en dehors desquels il ne pouvait y avoir de vie normale et même de vie tout court.

Le livre s'ouvre par trois essais dont le sujet est général. Le premier, par Carlos Banos, décrit l'évolution dans le relativement indépendant royaume de Galice, c'est-à-dire le passage de la tolérance du XIII^e siècle à une sorte de fraternité au XIV^e entre les différentes religions, enfin à l'avènement de l'anti-judaïsme à la fin du XV^e siècle, sous l'influence de la Castille voisine. Le deuxième, par Yona Dureau, montre l'influence de quelques convertis sur l'évolution de la pensée européenne du XVII^e siècle, en insistant sur l'œuvre de Jean Bodin, imprégnée de pensée judaïque quoique la conversion de l'auteur n'ait pas été prouvée. Le troisième est consacré par Nissa Acher à la naissance et aux succès financiers de la communauté d'Amsterdam.

Suivent alors les chapitres qui donnent au livre son intérêt et qui sont dévolus à des destins individuels. Henry Méchoulan étudie le cas d'Abraham Pereyra, un Portugais devenu riche banquier de la Cour de Madrid, avant de s'enfuir pour Amsterdam en 1647 avec son immense fortune, et de s'y re-judaïser assez pour adopter après 1656 une stricte orthodoxie qui le transforma peu à peu en un fanatique censeur de ses coreligionnaires, en fait inspiré, et c'est un paradoxe fréquent chez les marranes, par un ascétisme davantage chrétien que juif.

Un second cas est exposé par Francisco Moreno Carvalho, celui de Manuel Bocaro Frances, alias Jacob Rosales, médecin, donc astrologue, né à Lisbonne vers 1593, qui s'établit successivement à Rome, Hambourg, Livourne et Florence. Il s'attacha dans ses livres et sa correspondance à répandre le mythe du sébastianisme qui prédisait le retour du roi de Portugal Sébastien, tué en 1578 à la bataille d'Alcazar-Kébir. L'auteur montre le rapport de ce messianisme baroque aux racines juives et crypto-juives de l'étonnant Rosales, mêlées à son catholicisme dévot.

Un troisième cas est celui du docteur Hector Nunes, exposé de Charles Meyers nourri par

vingt ans de recherches. Nunès, né à Evora vers 1520, s'installa en Angleterre vers 1547. A la fois médecin et négociant, occupé souvent d'affaires du Roi catholique, il était, jusqu'à sa mort en 1591, l'informateur des ministres Lord Burghley et Sir Francis Walsingham, le chef espion de la reine Elizabeth. En dépit des grands services qu'il rendit à la Couronne, ses origines suspectes le firent rejeter par la classe dirigeante. Ni juif, ni catholique, ni protestant, bien qu'il se posât en protestant déclaré, il fut assez méprisé par ses protecteurs pour qu'ils n'apportent aucun secours à sa veuve tombée dans le besoin.

Denise Helena Monteiro de Barros Carollo publie treize lettres inédites datées de 1646, adressées à Jorge Dias Brandao, négociant de Lisbonne répandu dans les sphères élevées du pouvoir. Elles impliquent des personnages importants à la Cour, tels que Duarte da Silva et Manuel Fernandes Villareal. Ces documents, relatifs à la défense des nouveaux-chrétiens soupçonnés par le Saint-Office, ont l'intérêt de ne pas provenir des procédures de l'Inquisition, mais du monde même des suspects et donc de révéler l'état d'esprit des personnages de haut niveau social menacés.

Deux essais dus à Elizabeth Mendes da Costa et à Sophie Jama analysent le crypto-judaïsme présumé de Montaigne ; l'un repose sur les œuvres et l'autre sur certaines dates clés de la vie de l'auteur des Essais. Le sujet reste cependant obscurci par l'habileté du célèbre écrivain à cacher les indices qui pourraient emporter la conviction.¹

Le livre se clôt par le retour à deux contributions générales, la première par Ytchak Kerem sur le destin des *Deunme*, descendants de trois cents familles juives de Salonique converties à l'islam après avoir suivi aveuglément Sabbataï Zevi. Divisés en plusieurs sectes hostiles les unes aux autres, doublement marranes, ils offrent l'exemple extrême de la confusion mentale qui fait l'objet de *Troubled Souls*.

Finalement, l'article de synthèse de Norman Simms sur l'existence mystérieuse de quelques juifs en Angleterre après l'expulsion de 1290, pose la question de la nature du juif privé du carcan institutionnel fourni par l'autorité rabbinique. L'exemple de pseudo-juifs, ou de "juifs flous" immergés solitairement en Angleterre, donne une perspective différente du contexte ibérique habituel. On est amené à l'idée que le rejet par les Européens des chaînes imposées par les Églises et les Empires a été vécu d'abord par les juifs flous dont l'expérience d'esprits déboussolés apparaît comme un paradigme dans la transformation des mentalités qui a marqué l'histoire moderne.

L'ensemble très varié de ces monographies montre assez bien que l'étude des destins dans leur extrême diversité apporte un éclairage original au processus qui a conduit l'Europe sur le chemin de la liberté, au prix d'extrêmes souffrances mentales subies par les modestes héros d'une aventure qu'ils ne comprenaient pas. □

Jacques Blamont

¹ Quelles que soient les interprétations, pas forcément très convaincantes, il y a certainement du marranisme chez le créateur du scepticisme européen.

JB

Béatrice Leroy

LES MENIR¹

Une famille sépharade à travers les siècles (XIIe - XXe siècle)

Ce premier Josef (ben)Menir documenté, était établi à Tudela en 1167 et y possédait une vigne. Le nom est-il andalou et des (ben)Menir auraient-ils migré du Sud, voire du Maghreb, sous la pression des persécutions almohades, puisque Tudela est redevenue chrétienne en 1121 ? Impossible de répondre, mais vraisemblable nous dit l'auteure de la recherche.

Ce livre a été édité par le CNRS en 1985 et, rapidement épuisé, il était devenu introuvable. L'idée de le faire rééditer est d'autant plus heureuse qu'il n'a pas pris une ride. L'auteure n'a pas désiré le retoucher, augmentant seulement la bibliographie car nombre de livres intéressants sur le sujet ont paru en quinze ans.

Il appartient à la même problématique que les deux autres ouvrages analysés ci-dessus : reconstituer une Histoire générale - dans le cas précis, du Séphardisme - en étudiant dans son contexte l'histoire d'une ou de quelques familles. Mais au lieu que dans les autres cas l'historien, au travers d'archives et de situations rencontrées s'attache à suivre telles et telles familles au sujet desquelles il trouve des informations qu'il recoupe, ici au contraire le parti a été pris d'étudier une filiation au travers d'un nom. C'est en quelque sorte un ouvrage de commande qui s'apparente à un travail lointainement généalogique, mais authentiquement historique.

La famille est nommée dans le titre, il s'agit des Menir dont Béatrice Leroy a trouvé les premières traces au XIIe siècle Et l'itinéraire est exemplaire car il commence - documenté - en Espagne et, après de nombreuses diasporas successives, il aboutit dans la France contemporaine avec la constance du nom, assez rarement porté maintenant, ce qui a pu justement faciliter la recherche.

Tudela était, judaïquement parlant, une cité prospère et nombre d'hommes célèbres y naquirent : Jeuda Ha-Levi, Abraham ben Ezra, etc. Au XIVe siècle on compte dans la ville une quarantaine de Menir adultes. *L'aljama* de Tudela, possédant sa charte (*Fueros*) est propriété du roi, qui la protège. Un Itzhak ben Menir y est rabbin influent entre 1370 et 1380 etc.

C'est ainsi que, mentionnant sans cesse les Menir qu'elle retrouve dans les archives, Béatrice Leroy nous enchante par ses descriptions de la vie quotidienne en Navarre. Tout ce petit peuple vit et l'un des mérites de tous les livres de Béatrice Leroy est de nous faire vivre au jour le jour en sa compagnie. Elle est à la fois historienne rigoureuse et chroniqueuse attrayante du quotidien.²

Solidarité familiale, solidarité communautaire se chevauchent. L'orphelin, le malheureux sont pris en charge ; la femme est responsable ; veuve, elle administre ses biens propres. Oui, nous sommes bien au XIIIe ou au XIVe siècle ! Les juifs ont hérité des musulmans, leurs maîtres dans ce domaine, cette

responsabilité : les souverains Philippe et Jeanne d'Évreux-Navarre le savent, et leur confient les travaux d'irrigation.

“La vigne, la terre, l'argent forment la base de la richesse des juifs de Tudela. Toute la gamme des métiers leur est ouverte, sans interdits. Les musulmans conservent les métiers du fer et de la cordonnerie...”

En mars 1328, la Navarre sans souverains se laisse aller à une flambée d'antijudaïsme.³ Bien des juifs d'Estella, ville proche

des juifs d'Estella, ville proche sont massacrés, mais à Tudela les régents du royaume évitent les troubles. Dans les années 1350/60 on note déjà quelques conversions, mal acceptées par les uns comme par les autres.

Un grand rabbin, homme de confiance et trésorier général du roi Fernando (de la dynastie de Bourgogne qui jette ses derniers feux), Jehuda ben Menir se révèle au Portugal en 1373. Cela offre l'occasion à l'auteur d'exposer ce que sont les juifs de cour, bien différents du petit peuple.

Rapidement Béatrice Leroy en vient au phénomène marrane et à l'Inquisition, aux tueries de 1391, et aux massives conversions qui s'ensuivirent, rabbins célèbres en tête.⁴ C'est une période bien trouble, pénible, entre ces convertis plus ou moins sincères, les autres conservant leur judaïsme quasiment au su de chacun, les vieux-chrétiens mécontents etc !

La Navarre expulse ses juifs en 1498 mais entretemps en a intégré, non sans difficultés, un certain nombre expulsés des royaumes voisins en 1492.

Mais dès 1492, des frères Mossé et Samuel ben Menir vivant à Cuellar se réfugient au Portugal puis, confiants dans la parole de la reine Isabelle selon laquelle les expatriés qui veulent revenir et récupérer leurs biens, peuvent le faire librement en demandant un certificat de baptême dans la première ville espagnole qu'ils traverseront à leur retour, les frères reviennent, devenus Francisco et Luiz Sanchez de la Cueva.

Les réfugiés qui ont opté pour la France du Sud-Ouest obtiennent des Lettres patentes du roi de France dès 1550, toujours renouvelées sous la monarchie jusqu'à la Révolution.

Et les Menir ? On en retrouve un dès 1593 à Venise dans le métier de l'imprimerie, ce qui permet à l'auteure de nous expliquer l'extension rapide de cette nouvelle technique ici ou là, sur le territoire de la future Italie, puis à Constantinople, Safed...

¹ 2001 Éditeur Atlantica rue de Loustalot 64 600 Anglet. 238 pages. ISBN : 2-84394-338-8.

² “La communauté tudelane est turbulente, indisciplinée [...] des israélites ont des maîtresses ou des amants, des enfants illégitimes, certains touchent de l'argent le sabbat, tel un Ezmel ben Menir, fils du rabbin Itzhak, qui achète du foin pour sa mule [...] des bouchers et des marchands d'huile se trompent dans leurs mesures, ou vendent du taureau en guise de bœuf [...] Mosse ben Menir a frappé un voisin au sortir de la synagogue...” On sent à maintes reprises, combien Béatrice Leroy aime “sa” Navarre et “ses” juifs qu'elle a passé une bonne partie de sa vie à étudier, à filer !

³ Nous n'approuvons pas le terme anachronique, d'antisémitisme employé par l'auteure.

⁴ Le grand rabbin de Burgos, Salomon Ha-Levi se convertit le 21 juillet 1391, devient Pablo de Santa-Maria et rapidement se retrouve archevêque de la ville, poste prestigieux dans lequel son fils lui succède...



Concernant les Menir, la tradition orale prend ultérieurement les relais des archives, et les Menir vivant au Caire au début du XIXe siècle affirmaient qu'ils y étaient venus de Salonique et Izmir, ne parlant que le judéo-espagnol. L'épouse de Nazli Menir, sage-femme, fonde au Caire en 1850 une sorte de clinique obstétrique dans le but de combattre l'effarante mortalité infantile.

Béatrice Leroy revient encore sur Salonique, si importante dans le judaïsme post-exilique, et les Menir justement lui en offrent l'occasion, mais aussi sur l'Italie, bref s'offre - grâce aux Menir, nous offre - une promenade documentée, toujours plaisante sur les lieux de diaspora de ces Navarrais qu'elle aime !

Le livre s'achève, famille Menir oblige, sur les conditions de vie au Caire, la composition multiple de la Communauté juive aux XIXe et XXe siècles : *Mutarrabim* d'origine, Sépharades, *Moghrabim*, Achkénazes plus récemment, avec des Karaites toujours présents aux côtés des rabbanites. Le mandat britannique sur la Palestine est évoqué, qui conditionnera la suite.

Puis, de 1940 à 1957, l'exil obligatoire dans des conditions pitoyables, à nouveau, qui en Israël, tel son frère Nessim, qui - tel Haïm Menir - en France.

Jean Carasso

Colette Fellous

AVENUE DE FRANCE ²

Écrivain français - qu'elle me pardonne, mais "écrivaine" a du mal à franchir ma plume³ - née de la deuxième génération de la diaspora juive tunisienne, Colette Fellous tient la gageure que seuls autorisaient son riche tempérament, sa culture, sa foisonnante et sensible imagination de, non point faire revivre ses parents et grands-parents de 1870 à 1950, mais de revivre elle-même toutes ces vies par la vertu de son amour et de sa vitalité propres.

Maintes autobiographies de l'exil nous auront charmés ces dernières années où les auteurs se faisant mémoire ou témoins nous laissaient partager leur jeunesse africaine ou moyen-orientale, précieux et vivants repères d'un passé vital à nos identités.

Colette Fellous, c'est bien autre chose. Pour elle il ne s'agit pas de ressusciter mais de s'approprier un passé médiat, celui des siens, presque par effraction : "Je suis cachée maintenant dans le visage de ma mère." Ainsi le lecteur doit-il s'accoutumer à cette première personne passant de l'auteur à ses personnages, et même aux intrusions, aux insertions, dirais-je, de Colette dans l'avenue de France de 1881, et son premier déroutement lui en fera mériter le charme.

Cette avenue de France, embryon et symbole du quartier européen naissant du Tunis colonial, bordée d'arcades et de commerces que Colette nous présente avec toutes les nuances ethniques, reste à nos yeux plantée comme un décor de théâtre, avec à l'est la Porte de France, autrefois porte de la Mer (ou Bab-El-Bahr) donnant accès aux superbes souks de la ville arabe jamais visitée, à l'ouest les immeubles neufs, à l'italienne ou à la française, de part et d'autre de l'imposante avenue Jules Ferry conduisant au port. Semble moins présent dans la tradition familiale, et donc indirectement dans les fantasmes de Colette, le petit peuple juif souvent misérable vivant dans des conditions déplorables dans la Hara, quartier inclus dans la vieille ville.

Ces va-et-vient dans le temps s'accompagnent d'instantanés dans l'espace. Paris est le cadre de l'adolescence estudiantine de Colette et s'introduit à chaque instant dans ses rêveries tunisoises, nous valant de riches évocations, notamment des heures soixante-huitardes. Se mêle à sa vision d'amour sans complaisance de la France, l'idéalisation sans nuance des années 50, même pas caricaturées par l'humour : "La France est belle, intelligente, lumineuse, ouverte, une vraie merveille. Pas de voleurs, pas de salauds, pas d'hypocrites, pas de mensonge, pas de laideur, pas de racisme, pas de chômeurs, juste quelques scènes de théâtre ou de cinéma qui autorisent les belles blessures du monde et la complexité des sentiments. De la passion, de la déchirure, du comique, de la légèreté. Comment hésiter devant un tel programme ?" Mais tout le livre est un savant mélange des vies rêvées ou raisonnées, de ses parents d'une part et de la sienne, actuelle ou récente, à Paris.

Où est l'art ? Où est le tempérament ? Chez Colette Fellous tout est intimement lié. Le procédé seul eût lassé à la longue ; il est sauvé par la vitalité qui tient toujours l'attention en éveil, et l'humour fait le reste. Description des hommes faisant le marché, alors que les femmes cuisinent : "On les voit traverser le marché avec de grands couffins, ils sont de dos." De même symbolisant l'acculturation et la politesse à la française : "Les ancêtres on a peur de les rencontrer et de ne pas les saluer."

Ce roman est né d'une obsession : "Tous les jours au même moment, à Paris, à Rome, à Tanger, à Palerme, à Florence, à New-York, à Samarkand⁴ ou Lisbonne, je cours machinalement rejoindre ces années que je n'ai jamais connues là-bas en Tunisie."

Tendresse et lucidité. Indulgence à l'égard du père, agacement affectueux envers la mère. Amour et vérité avec un zeste d'humour font un bon mélange littéraire. Les pages les plus émouvantes et les plus belles sont inspirées par la mort prématurée du frère aîné.

Mais ce livre ne se raconte pas, il se vit.

Lionel Lévy

¹ Es-tu heureux, Haïm, de la réédition de "ton" livre, toi qui la souhaitais depuis si longtemps ?

² 2001
Gallimard. 210 pages
ISBN : 2-07-076018-9

³ Que Jean Carasso me pardonne aussi !

LL.

⁴ J'avouerai à Colette que je préfère "Samarcande"...

LL.

Vicky Nizri

VIDA PROPIA¹

Dans ce roman publié au Mexique, l'auteure, Vicky Nizri, évoque la vie de sa grand-mère, née Esther Alaballi à Monastir, en Macédoine, en 1910.

La famille s'exile un an après sa naissance, chassée par la guerre gréco-turque. Après Buenos-Aires et Santiago, ses parents s'établissent à Temuco, au Chili. Sept autres enfants vont naître ; le père, pêcheur devenu paysan, tire le diable par la queue. Heureusement, le frère de la mère, Tio Beny, les dépanne occasionnellement, depuis New York d'abord, puis Mexico où il s'est fixé.

La mère d'Esther n'est pas une femme tendre. Esther se sent plus proche de son père, mais à la puberté, tout change : elle est passée du côté des femmes. Intelligente, désireuse de faire des études, elle se jure de ne pas ressembler à sa mère, fille de rabbin, mariée à quatorze ans, héroïque martyre de sa condition.

Lorsqu'Esther a 19 ans, le miracle se produit : elle quitte son village et son pays pour accompagner son père au Mexique. La traversée en bateau, puis la grande ville moderne qu'est Mexico lui ouvrent des horizons nouveaux.

En fait, on l'a fait venir pour épouser le beau-frère de l'oncle Beny, riche, veuf et père de trois jeunes enfants.

Esther va élever ces enfants, en avoir trois à son tour, et connaître le destin d'une femme de son temps, ni meilleur ni pire. Plutôt meilleur, en vérité, car elle échappera à la Shoah.

Le roman se termine quand, veuve à son tour, moult fois grand-mère, et seule dans la maison dont elle détient enfin les clés, elle se sent pour la première fois elle-même : *alma de las llaves*.

S'il ne s'agit pas là d'un parcours féministe, il s'agit bien d'un parcours de femme, et l'on comprend la sympathie, la compassion de l'auteure : je les ai partagées. Ce qui me frappe, dans cette trajectoire, c'est que les pires ennemies d'Esther ont été des femmes : la sœur et la mère de son mari, qu'elle appelle "la Hyène"... (La sœur Sara, est surnommée "la Turque", car née à Constantinople !)

La vie devient une guerre quotidienne, mesquine, sans trêve, sauf les quelques années passées à Guadalajara, où Esther danse, conduit sa voiture, s'amuse avec ses amies, enfin libérée du joug. Mais bien vite, c'est le retour.

Une guerre de tranchées, dont le terrain est la cuisine, et les enfants les otages innocents.

Esther pense d'abord qu'on lui reproche de remplacer la première épouse, mais elle apprend que la pauvre Mathilde a subi le même sort. Peut-être même est-ce de cela qu'elle est morte...

Alors pourquoi ? Esther n'a pas de réponse. Moi non plus. Mais peut-on aimer dans un climat de haine ? Aimer son mari, aimer les enfants qu'il a eus d'une autre, aimer les siens propres ? Il apparaît, et c'est à mon sens le message le plus douloureux du livre, qu'Esther ne peut, en tout cas, aimer ses filles : sa première née refuse son lait et son affection. La petite dernière - un accident - Esther la confie à une nourrice qui devient une véritable maman de substitution.

Contrairement à ses espoirs, la mort de "la Hyène" ne libère pas Esther : elle voit son mari se transformer, devenir une belle-mère-bis, aussi humiliant, avare et implacable que la *suegra*. Est-ce la réalité des faits ou l'interprétation dépitée d'une femme amère ?

Car ce mari, Max, n'est pas un mauvais homme. C'est juste un homme de son temps, un juif sépharade.

Esther en vient à le haïr et le quitte en 1942 pour rentrer avec ses enfants au Chili. Elle se fait une joie de retrouver sa mère, hélas, devenue sénile, qu'elle a idéalisée pendant ses années d'exil : une mère qui n'eut jamais un geste de tendresse envers sa fille aînée. Est-ce, comme le pense Esther, "par honte d'avoir donné naissance à une fille" ? A Temuco, elle ne trouve que pauvreté et désolation. Le voyage de retour à Mexico est peu glorieux. Max l'accueille bien, néanmoins ; en tout cas pas plus mal qu'avant. Ils vivront ensemble jusqu'à la mort de Max, à la fin des années cinquante.

Ce livre soulève beaucoup de questions sur les rapports mère-fille, la cruauté des femmes envers les femmes, l'incompréhension des hommes, la "malédiction" d'être née femme.

Vicky Nizri charge sa "grand-mère romancée" de problématiques modernes, qui assombrissent, à mon sens, le destin d'Esther. La condition décrite était celle des femmes de son époque. Elle a subi la méchanceté de sa belle-mère et n'a trouvé aucun appui chez son époux. Mais sa révolte ne s'est pas traduite en actes, car Esther était, qu'elle le veuille ou non, conditionnée pour obéir. Elle a fait partie d'une génération charnière. Sa petite-fille a pu, non seulement verbaliser la souffrance de sa *nona*, mais sans doute l'éviter.

On le lui souhaite. On se le souhaite ! □

Brigitte Peskine

***Lu prestu i lu buenu
nunka huerun amigus****

¹ En espagnol du Mexique. 2000 Elpirul Mexico 245 pages. ISBN 970-701-041-X.

* *El presto i el bueno nunka fueron amigos* Le vite et le bien jamais ne furent amis.

Extrait du recueil de Drita Tutunović analysé en page 17.

¹ En anglais. 2001
 "Rencontres turco-juives, études sur les relations entre Turcs et Juifs à travers les âges"
 SOTA, Centre de recherches sur le Turkestan et l'Azerbaïdjan, postbus 9642, ND 2003 Haarlem
 55\$ port inclus, Tél/Fax 31 23 52 92 883
 sota@euronet.nl
 342 pages.
 ISBN : 90-804409-4-9.
 Collectif de 16 contributions, nouvelle version.

² Il s'agit des actes d'une conférence sur les relations judéo-turques qui s'est tenue le 29 Mars 2000, organisée par la chaire des Études juives de l'Université d'Amsterdam et le S.O.T.A.
 L'éditeur, Mehmet Tütuncü décrit l'objet de SOTA, organisation créée en 1991 : "construire un pont entre le peuple turc et le reste du monde". Ce collectif inclut des contributions d'historiens et autres spécialistes de la Turquie, d'Israël, des États-Unis aussi bien que des pays de la Communauté Européenne.

Mehmet Tütuncü (éditeur)

TURKISH-JEWISH ENCOUNTERS STUDIES ON TURKISH-JEWISH RELATIONS THROUGH THE AGES¹

L'éditeur a groupé sous un même titre des articles sur des sujets bien différents, parfois à la périphérie de l'Histoire juive telle que nous l'entendons. Variante en qualité et en longueur, du général au particulier, c'est un livre que le lecteur préférera feuilleter plutôt que lire jusqu'au bout, choisissant ou écartant au passage tel ou tel article. Le livre est agencé par sujets, et dans une certaine mesure aussi suit un ordre chronologique, des Khazars "mythiques" aux relations turco-juives pendant la deuxième guerre mondiale.²

La première partie intitulée "Mythes Khazars et réalités" est consacrée aux Khazars, peuple de langue turque dont les dirigeants, et peut-être le peuple lui-même, se convertirent au judaïsme au VIII^e siècle après un débat entre des représentants de l'islam, du christianisme et du judaïsme. En Espagne, vers l'an 1140, Juda Ha-Lévi relata leur histoire dans son fameux traité "Les Khazars".

Benjamin Braude examine l'évolution des relations turco-juives à travers le temps, détectant un "modèle de coopération" entre les deux peuples au cours des siècles. Il mentionne trois rencontres.

Tout d'abord, celle entre des juifs et une dynastie turque à l'Est de la Crimée et au Nord de la Caspienne; ensuite, l'arrivée et l'implantation de juifs originaires de la Péninsule ibérique dans l'Empire ottoman, et finalement, le resserrement des liens entre l'État Turc et Israël.

On ne sait que peu de choses, en définitive, sur les Khazars qui préférèrent se convertir au judaïsme qu'au christianisme ou à l'islam, religions de deux puissances rivales de l'époque, l'Empire Byzantin, et les Caliphats Omeyyade et Abbasside. L'auteur considère cette première rencontre comme le mythe fondateur de l'affinité turco-juive. Il cite deux auteurs qui ont contribué à la diffusion de ce mythe : un juif, Menasseh ben Israël, avec son livre *Mikveh Israel*, et un antisémite, Gohann Andreas Eisenmenger avec son attaque virulente contre les juifs (1752) intitulée *Entdecktes Judentaim*. En Europe, les juifs étaient assimilés à des orientaux. Cela conduisit selon l'auteur à la "fantaisie d'Arthur Koestler sur les origines turques des juifs ashkénazes".

Quant aux juifs de la Péninsule ibérique, ils furent bien accueillis dans l'Empire ottoman pour leurs compétences et savoir-faire à un moment où les dirigeants de cet Empire multipliaient leurs conquêtes. Finalement, l'auteur juge les relations entre Israël et la Turquie moderne comme les plus réussies des pays musulmans du Moyen-Orient bien qu'elles aient connu des hauts et des bas au cours de la

seconde moitié du XX^e siècle. En effet, la Turquie ne vota pas pour la partition, mais en 1949, elle noua des relations diplomatiques avec Israël. Les relations entre les deux pays ont été s'améliorant ces dernières dix années. Braude parle de *pattern of triangulation* (d'un modèle triangulaire). La Turquie, Israël et l'Iran, sont les seuls pays non-arabophones du Moyen-Orient qui, à différentes occasions, ont forgé des alliances entre eux pour exercer des pressions sur leurs voisins arabes.

Peter Golden retrace l'histoire de l'Empire Khazar et examine quelles sont les preuves de l'existence d'un judaïsme khazar étant donné que le monde khazar était "une société complexe et multi-confessionnelle".

La deuxième partie du livre comprend trois articles sur les Karaïms et les Karaïtes de Crimée.

Ananiasz Zajaczkowshi pense que les Karaïms sont les descendants des Khazars tandis que Moshe Gammer nous fournit des informations sur les Karaïtes de Crimée, informations basées sur un rapport de l'armée française pendant la Guerre de Crimée (1854-1856). Ce rapport est lui-même fondé sur des informations récoltées auprès d'un Karaïte et d'un juif.

Dan Shapira lui, étudie un poème karaïm en criméen-tatar de Mangup, qui ne peut intéresser qu'un spécialiste de la langue en question.

La troisième partie concerne les relations turco-juives proprement dites. Après un synopsis de l'Histoire des juifs de l'Empire ottoman de 1492 jusqu'au présent, par Wout van Bekken, Bülent Ozdemir aborde un sujet intéressant, "Les juifs de Salonique et les réformes", les réformes du Tanzimat au XIX^e siècle qui incluaient entre autres le rétablissement en 1835 du Grand Rabinat (dont le rôle était de surveiller toutes les communautés juives de l'Empire), et plus tard, la nouvelle égalité de tous les sujets des sultans devant la loi et l'impôt et dans les rangs de l'administration qui remplacèrent l'institution du *millet* selon laquelle chaque communauté avait son propre système judiciaire. L'auteur souligne que les réformes consistaient à accorder la protection du gouvernement aux juifs qui étaient peu nombreux mais disséminés dans tout l'Empire et sans ambitions séparatistes.

Contre leur loyauté, ils recevaient protection parce que "contrairement aux autres communautés non-musulmanes de l'Empire, les juifs ne jouissaient pas du soutien des États européens agissant contre les intérêts de l'Empire ottoman". Ozdemir mentionne en particulier la protection contre les voisins chrétiens qui les accusaient souvent de crimes rituels. L'auteur ne discute pas vraiment en détail comment la communauté juive à Salonique fut influencée ou réagit à l'application des réformes du Tanzimat, et celles qui suivirent. Finalement, il critique l'optique des historiens juifs quant à la modernisation de l'Empire ottoman, c'est-à-dire la transformation de la communauté juive ottomane, et conteste que la transformation de cette communauté ait

été le résultat de la coopération et des efforts de l'élite juive ottomane (des juifs aisés et souvent éduqués à l'étranger) et des juifs étrangers (surtout français) qui fondèrent l'Alliance Israélite Universelle. Il soutient au contraire que l'Empire ottoman, soucieux de la nécessité d'effectuer des changements dans la société ottomane (juifs inclus) était à l'origine des réformes.

Mahir Saul, dans un article clair et fouillé suivi d'une riche bibliographie, met en évidence les modifications de la langue judéo-espagnole des juifs d'Istanbul et d'autres villes de Turquie à partir du milieu du XIXe siècle, quand le judéo-espagnol n'était pas encore influencé par le nationalisme turc mais par le conflit entre les partisans de la modernisation et les conservateurs, ainsi que par le commerce international. Au XVIIIe siècle et dans la première moitié du XIXe siècle, la plupart des juifs étaient pauvres mais une élite peu nombreuse commençait à faire son apparition dans les cercles politiques et financiers. L'instauration de relations commerciales avec l'Europe exigeait alors la formation de gens parlant une autre langue, d'où des changements nécessaires dans le système éducatif du pays. Quelques écoles laïques furent fondées pour les jeunes juifs. L'Alliance Israélite Universelle joua un rôle important dans la diffusion et la promotion du français. L'auteur attire notre attention sur le paradoxe de l'existence d'une presse juive florissante, coïncidant avec l'adoption graduelle du français comme langue vernaculaire. Le français et l'italien étaient les langues de choix mais certains juifs étaient aussi en faveur de l'étude du turc.

Le gouvernement ottoman s'intéressait aussi à l'enseignement du turc dans les écoles non turques. Pour fréquenter les institutions supérieures turques, maintenant accessibles aux non-musulmans, les juifs devaient en effet parler turc. La révolution Jeune Turquie de 1908 et le désir "d'universaliser la pratique de la langue turque" nécessitait d'opérer des changements dans le *curriculum* de toutes les écoles non-musulmanes et non-turques; ces écoles devant maintenant inclure la langue turque comme matière, ainsi que l'histoire et la géographie turques.

Pour être pleinement intégrés dans la nouvelle société turque, les juifs éprouvèrent la nécessité de maîtriser la langue turque, y compris l'accent, et cela conduisit à une modification de la langue vernaculaire, à l'apparition de jeunes qui ne parlaient plus qu'une langue, et ultimement, à la disparition du ladino. Parlant des années soixante-dix, l'auteur écrit : "Il serait rare de trouver un *teenager* qui puisse communiquer librement en ladino".

Yitzchak Kerem jette un regard moins optimiste sur les relations turco-juives dans la péninsule grecque au cours du XIXe et au début du XXe siècles. Il juge ces relations souvent "négatives et tendues", en tous cas pour la fin du XXe siècle. S'il faisait meilleur vivre dans l'Empire ottoman que dans certains pays chrétiens, la vie n'était pas aussi belle que les historiens juifs l'ont décrite.

Cet article est intéressant car l'auteur offre de nombreux détails et exemples pour confirmer ses dires.

Au début du XIXe siècle, après les défaites militaires contre la Russie (1760-1774) et l'alliance austro-russe (1787-1792), la communauté juive de l'Empire ottoman s'était appauvrie car elle était taxée lourdement. Des communautés musulmanes et juives furent massacrées, les premières en Morée et dans d'Attique, les secondes en 1821 et 1822 dans de nombreuses villes dont Tripoli, Sparte, Patras and Corinthe. Après les défaites militaires mentionnées ci-dessus, le gouvernement ottoman commença à moderniser l'armée, les écoles et les Affaires étrangères (mais peu de juifs occupèrent des postes dans la nouvelle administration).

Tandis que l'institution du *millet* donnait aux juifs une autonomie communautaire enviable, et surtout la liberté de culte, elle faisait d'eux des citoyens de deuxième classe dans la société ottomane. En 1856, cette inégalité disparut, du moins sur le papier. La communauté juive de Grèce, éloignée de Constantinople, ne profita pas de cette nouvelle égalité dans la fonction publique turque mais des juifs furent employés dans des consulats étrangers locaux. Comparée aux autres, la communauté juive était la moins représentée au département des Affaires étrangères.

A la fin du XIXe siècle, des juifs commencèrent à occuper des postes de fonctionnaires à Salonique. La modernisation/occidentalisation de la population juive, introduite de l'extérieur dans les années soixante par l'Alliance Israélite Universelle, avec sa révolution dans le domaine de l'instruction fut, selon l'historienne française, Esther Benbassa, une francisation qui aida les juifs ottomans à regagner dans l'économie la place qu'ils avaient perdue et que les Grecs et les Arméniens avaient prise. La modernisation contribua à créer une importante classe moyenne ainsi qu'un prolétariat juif, dans les nouvelles industries (la plupart des ouvriers à Salonique étaient juifs).

"Rencontres turco-juives" est un livre consacré aux relations turco-juives dont la longévité est remarquable, et qui sont plutôt méconnues en occident. Dans quelques contributions d'historiens turcs, un thème revient fréquemment, celui de la protection des juifs par les Ottomans contre les communautés chrétiennes et celui des juifs plus loyaux que les autres minorités envers les autorités ottomanes.

Malgré la richesse des informations fournies, ce livre, composé de chapitres disparates, sans fil conducteur, est difficile à lire. Un lecteur soucieux d'explorer les relations turco-juives au sens large du terme pourra y trouver des sujets variés, quelques articles suivis d'une riche bibliographie, quelques cartes utiles ainsi que des notes sur les collaborateurs de ce ouvrage collectif.*

□

Rosine Nussenblatt

* Article écrit en américain pour l'édition de Washigton et traduit en français par Rosine elle-même.

¹ En anglais. 2000
Les Juifs portugais
à la Jamaïque
Canoe Press University
of the West Indies.
1A Aqueduct Flats Mona
Kingston 7
Jamaïque
69 pages.
ISBN : 976-8125-69-1.

Mordechai Arbell

PORTUGUESE JEWS OF JAMAICA¹

Le nom de Mordechai Arbell est familier aux lecteurs de *La Lettre Sépharade* (voir l'article dans le numéro 31 de Septembre 1999).

Pour mémoire, rappelons que Mordechai Arbell est l'un des spécialistes mondiaux de l'histoire du Judaïsme de la mer Caraïbe.

Nous avons eu l'insigne privilège d'être reçu chez lui, l'an dernier, à Jérusalem. Dans sa demeure, proche de L'Institut Ben Zvi (auquel il apporte sa contribution), nous avons pu nous entretenir de ses recherches historiques.

Mordechai Arbell s'exprime dans un français châtié. Sa volubilité de Sépharade d'origine bulgare peut s'exprimer avec autant de saveur en français, en hébreu, en anglais, en espagnol qu'en judéo-espagnol. Autant de langues qu'il a pu utiliser durant sa longue carrière de diplomate israélien, en poste dans les états de la mer des Caraïbes. Il a tout juste vingt ans, lorsqu'il se retrouve en qualité de diplomate israélien auprès de l'UNESCO à Paris.

Aujourd'hui, Son Excellence est à la retraite. Mais cet homme débordant de vie, à l'œil enjoué, partage le plus clair de son temps entre les siens, son bénévolat au service du Congrès Juif Mondial et la poursuite inlassable de ses recherches historiques sur le judaïsme caribéen.

Il est le globe-trotter de cette recherche, que ce soit sur le terrain ou dans l'ambiance feutrée des bibliothèques de par le monde.

Et par bonheur pour nous lecteurs, il multiplie ses publications.

Rendre compte, ici, de son livre : "Les Juifs portugais à la Jamaïque" est pour nous la belle occasion de rendre hommage à l'homme et à l'historien.

Il est tout d'abord important de situer géographiquement la Jamaïque. Sa position centrale en fait naturellement un carrefour humain. À quelques encablures de Cuba, à quelques milles marins de Haïti et de la République Dominicaine (l'ancienne Santo Domingo des Espagnols et l'ancienne Saint-Domingue des Français), proche des terres colombiennes, vénézuéliennes, de l'île de Curaçao et de l'ombilic de l'Amérique centrale.

L'histoire des juifs portugais à la Jamaïque remonte aux années 1530. L'Espagne règne en maîtresse absolue sur ses terres américaines.

Le moins que l'on puisse dire, c'est que ces juifs espagnols sont tout juste tolérés sous les règnes de Charles-Quint et de Philippe II.

En 1530, la Jamaïque voit arriver ses premiers juifs. Certains viennent de France, probablement du Sud-Ouest.

Sur une partie de cette île, règne une famille au nom célèbre : les Colon. A la mort de son père

Don Diego de Colon (fils de l'Amiral), son fils Don Luis Colon se voit attribuer le titre de marquis de Saint Iago de la Vega par Charles-Quint. Les Colon s'allieront à la famille princière des Bragance. Sur leurs terres, les juifs portugais ou nouveaux-chrétiens furent encouragés à venir s'installer. Et sur leurs terres, les Colon-Bragance ne permirent pas l'installation d'un tribunal inquisitorial.

En 1571, Philippe II d'Espagne institua le tribunal inquisitorial de Mexico avec mission de "...libérer le pays parce qu'il a été contaminé par les juifs, les hérétiques et plus particulièrement par la Nation Portugaise."

Dès lors, La Nation Portugaise n'est plus en odeur... de sainteté sur ces terres espagnoles des Amériques y compris à la Jamaïque.

La conquête anglaise (1655-1662) prendra des allures salvatrices pour ces juifs portugais qui s'étaient maintenus vaille que vaille dans les interstices d'une politique espagnole faite d'humeurs et d'intérêts divers. Les juifs de la Jamaïque réservèrent un accueil chaleureux au conquérant anglais. Le pilote en chef de l'escadre de l'amiral Penn était le capitaine Compoe Sabatha, d'origine juive. Quant à la reddition espagnole, elle fut négociée en partie par un certain d'Acosta, un juif converti. Au même moment, en 1655, Menasseh ben Israël était reçu par Cromwell.

Avec la conquête anglaise, les juifs furent plus nombreux à prendre le chemin de la Jamaïque.

A Port-Royal, les juifs venaient d'Amsterdam, de Bordeaux, de Bayonne. D'autres avaient été emmenés par les Anglais depuis le Surinam. D'autres encore étaient venus du Brésil.

La proclamation de Windsor permettait à toutes sortes de gens de venir s'installer à la Jamaïque. Et les enfants nés sur l'île seraient considérés comme des naturels anglais. Cette disposition et l'intérêt que les Anglais manifestèrent à commercer avec les juifs expliquent aussi l'afflux de ces derniers.

Ils s'installèrent non seulement à Port-Royal mais un peu partout sur l'île. Souvent, ils résidaient dans de petits villages. Les nombreux vestiges de leurs cimetières témoignent de leur implantation (plus d'une vingtaine de cimetières recensés).

Quelques chiffres.

En 1700, la Jamaïque comptait 400 juifs pour une population blanche de 7 000 âmes, soit un peu plus de 5 %. En 1720, 1/5 de la population de Kingston était juive. En 1871, les juifs représentaient 13 % de la population blanche de l'île. Puis cette présence juive est allée en s'amenuisant. En 1978, les juifs n'étaient plus que 350. Cette présence physique somme toute modeste ne reflète pas le dynamisme économique des juifs sur l'île.

Les "Brésiliens" ou ceux venus du Surinam se firent planteurs et raffineurs de la canne à sucre. Et ce avec succès.

A l'intérieur de l'île, les juifs étaient de modestes boutiquiers. Mais les juifs de la

Jamaïque réussirent à installer leur île sur les grandes routes commerciales de la Caraïbe et du reste du monde. Ils firent commerce du bois brésilien, du poivre, du cacao, du sucre. Ils eurent le monopole de la vanille et du piment. Plus tard vint le commerce de l'indigo, des teintures, du coton et d'autres textiles.

Ils commerçaient avec des nouveaux-chrétiens résidant en Amérique centrale et en Amérique du Sud.

Les communautés portugaises d'Amsterdam, de Bordeaux ou de Bayonne faisaient des affaires avec eux. De Bordeaux ou de Bayonne venaient de la soie et du vin. Gênes, Livourne, Venise leur envoyaient du satin, des perles et des épées façonnées à la main.

Enfin ils commerçaient avec la Turquie, l'Afrique du Nord et l'Inde lointaine.

La *marrane connection*, dixit Mordechai Arbell, reliait la Jamaïque à Buenos-Aires, à Valparaiso, à Cartagena, au Potosi, à Vera-Cruz, à Santiago de Cuba, à Porto-Bello ou Santo-Domingo.

Ce n'est là qu'un aperçu de ce commerce international que les juifs portugais de la Jamaïque ont développé durant plus de deux siècles. Aujourd'hui encore, les "maisons" juives participent au développement de l'industrie, de la construction et du transport maritime.

L'une des traductions de cette réussite commerciale est le nombre de synagogues construites (souvent victimes des incendies et des tremblements de terre) et parfois leur luxe.

En 1744, la synagogue *Shaare Shamaim* de Kingston possède coupole et colonnes de marbre à l'intérieur. L'acajou recouvre les murs et le sol est recouvert de riches tapis et non uniquement de sable.

Les juifs de la Jamaïque observaient les lois juives et l'abattage rituel. Un rabbin de renom, Jeosuah Hisquiau Pardo fut à leur tête en 1683.

Ils entretenaient des relations suivies avec leurs communautés-sœurs de New York, de Philadelphie, de Newport, de Londres, de Copenhague, de Vienne, de Salonique, d'Istanbul... De Jérusalem, de Hébron, de Safed ou de Tibériade, ils recevaient des émissaires. Ces derniers se devaient de rapporter de la terre sainte que l'on déposerait sur les paupiers des défunts.

Dans les cimetières juifs de l'île, des marbres richement sculptés portent encore des inscriptions en hébreu et en portugais.

Ce sont les *goïm* qui nous renseignent sur leur quotidien. En dépit d'une alimentation invariable (bœuf, beurre salé, hareng), celle-ci était jugée très saine. Les juifs avaient la réputation de manger beaucoup d'ail et de se laisser aller au plaisir du chocolat. Comme on les comprend !

Ce peuple sobre et tempérant buvait de l'eau pure, parfois légèrement additionnée de rhum.

Ajoutez-y la gourmandise pour le poisson et vous aurez là le secret de leur bonne santé, de leur longévité et de leur fertilité ! Sans oublier le jeûne et le respect des lois mosaïques.

Ces considérations, nous les devons au voyageur français Long, à la fin du XVIII^e siècle.

Pourtant tout n'allait pas au mieux pour les juifs sous les cieux jamaïcains. La population blanche faisait un distinguo entre juifs pauvres et juifs riches. Les juifs étaient tenus de payer de nombreuses taxes. Et leur réussite les désignait pour en payer de nouvelles.

Les juifs pétitionnaient à tour de bras auprès de la couronne d'Angleterre afin d'obtenir que leurs droits soient enregistrés par les instances de l'île. Tant et si bien qu'ils finirent par devenir des membres de l'Assemblée jamaïcaine. En 1847, ils étaient 8 sur 57. En 1866, ils étaient 13 à la *House Assembly*.

Les juifs à la Jamaïque, malgré leur nombre restreint, connurent une vie juive structurée et un essor économique florissant.

Ils participent de ce judaïsme caribéen que Mordechai Arbell nous fait découvrir avec minutie et chaleur. □

Norbert Bel Ange

Monique Zetlaoui

SHALOM INDIA, HISTOIRE DES COMMUNAUTÉS JUIVES EN INDE¹

Depuis l'Antiquité, l'Inde abrite des communautés juives qui ont toujours pratiqué leur religion en toute liberté et dont la caractéristique, au contraire des autres diasporas, est de n'avoir jamais souffert d'antijudaïsme, hormis l'épisode portugais sur la côte du Malabar au XVI^e siècle.

Divers groupes juifs se répartissent dans l'ensemble du pays :

- les Juifs de Cochin (Sud du sous-continent), composés de Noirs (les Malabari) et de Blancs (les Paradesi), commerçants actifs établis depuis le roi Salomon dans le Kerala et parfaitement assimilés à la société indienne ;

- les Bene Israël (de Bombay à l'Ouest à Calcutta à l'Est), à l'origine presseurs d'huile, longtemps coupés du monde juif et considérés comme une des dix tribus perdues après la destruction du temple de Jérusalem ;

- les Baghdadi, venus du Moyen-Orient (Irak, Syrie, Perse) au XVIII^e siècle, enrichis par la vente – alors légale – de l'opium et proches des Européens ;

- les Mizos, aux frontières de la Birmanie, autrefois farouches guerriers, revendiquant depuis peu leur appartenance au judaïsme et se prétendant mystérieux descendants de la tribu de Manassé ;

- Les Sépharades venant d'Espagne et du Portugal, du Royaume d'Orange (Hollande), du Maroc, de Turquie par vagues successives.

¹ 2001
Éditions Imago
7 rue Suger
75006 Paris
366 pages.
ISBN : 2-911416-37-6.

Ces communautés ont eu, tout au long de leur histoire, une nette tendance à ne pas se mélanger et à pratiquer une endogamie assez stricte. Chacune a cherché à préserver ses privilèges pour se situer au niveau des castes supérieures.

Dans ce livre, fort minutieux, fourmillant de noms, de détails, l'auteur étudie notamment l'histoire et les traditions de ces juifs sépharades indiens fort bien intégrés dans le système des castes et éclaire leurs relations, d'une part, avec les divers occupants,¹ puis, d'autre part, avec les nationalismes indiens, l'essor du mouvement sioniste et le retour en Israël.

Monique Zetlaoui, historienne et diplômée de l'École des langues orientales, met en évidence leur rôle constant dans la vie du pays tout au long des siècles et souligne les particularités des relations entre ces différentes communautés israélites et leur judaïsme.

Parmi les questions légitimes que l'on se pose : pourquoi l'Inde ?

En fait, le commerce avec l'Inde n'est que le prolongement de celui effectué en Méditerranée. Les juifs sépharades et les Arabes faisaient circuler sur le marché méditerranéen des épices, des parfums, des plantes médicinales, des étoffes teintées qu'ils allaient chercher en Inde d'autant que les États chrétiens (Espagne, en particulier) les avaient chassés du commerce nord-méditerranéen.

Avec la découverte de la route des Indes (contournant le Cap) en 1497 par Vasco de Gama, le bassin sud-méditerranéen va perdre son monopole du négoce au profit des Portugais. Entre l'Inquisition de l'Espagne qui va ultérieurement annexer le Portugal et l'appauvrissement de leurs marchés traditionnels, certains Sépharades vont tenter de s'implanter sur le marché indien en expansion, qui va les accueillir sensiblement dans les mêmes termes que leur rival turc.

Indiens (fournisseurs d'épices), Sépharades (intermédiaires et interprètes) et Portugais (acheteurs et transporteurs) vont vivre ensemble en bonne intelligence car ils ont besoin les uns des autres, ce jusqu'à l'arrivée massive du clergé portugais chargé de l'éradication du judaïsme qui demandera en 1513 l'autorisation - non accordée - d'exterminer les juifs.

C'est durant cette période que furent construites la plupart des synagogues de Cochin et des alentours. Les Portugais, aussi intolérants en Inde qu'ils l'avaient été chez eux, ne pourront empêcher les Rajas (nommés de façon dérisoire par Saint-François Xavier, "Les Rois des Juifs") de protéger les juifs et de les aider à bâtir leurs lieux de culte.

En 1570, un décret portugais interdit aux chrétiens d'admettre des juifs à bord des navires faisant route vers les Indes. Cette décision ne fut jamais appliquée, juifs et marranes passaient facilement entre les mailles du contrôle, en soudoyant les autorités portuaires et les équipages des navires. Mais les rumeurs

venues d'Europe et l'Inquisition dans l'enclave de Goa (entre Bombay et Cochin) font que les Sépharades de Cochin et d'ailleurs attendent avec impatience une délivrance qui viendra de l'occupation hollandaise vers 1618.

N'omettons pas les contacts étroits qu'entretenaient les juifs installés en Inde et ceux du Royaume d'Orange devenu indépendant de la couronne espagnole : il est vraisemblable qu'ils ont favorisé, à titre de revanche, les intérêts hollandais en Asie (Inde et Japon notamment) marchés monopolisés jusqu'alors par les seuls Portugais.

Mais les Portugais rendus furieux de la trahison sépharade au profit de leurs concurrents néerlandais vont massacrer les juifs, raser leurs maisons, incendier des synagogues, brûler des livres saints et des rouleaux sacrés de la Torah.

Les Hollandais seront accueillis en libérateurs par la population juive et il y aura alors une véritable renaissance de la communauté juive.² Cette période est très riche en renseignements sur la communauté juive qui demeure en excellents termes avec les gouvernants hollandais et fidèle à la famille du Raja.

Ce jusqu'en 1798, date de l'occupation par les Anglais qui coloniseront le sous-continent indien avec une armée nombreuse et bien formée. La communauté sépharade ne connaîtra plus désormais la même prospérité même si les juifs vont jouer sur la dualité Anglais/Indiens pour bénéficier d'une double protection.

Le livre traite ensuite du rôle des communautés juives (plus ou moins réconciliées, grâce à des interventions juives externes) dans le mouvement indépendantiste indien d'une part et dans le sionisme d'autre part jusqu'à leur tumultueux départ vers Israël.

Bref, un ouvrage attachant et passionnant à bien des égards. □

Jacky Ouziel,

Alberto Osorio Osorio

LOS JUDIOS EN LA SEPARACION DE PANAMA DE COLOMBIA³

Quelques pages plus haut est analysé le livre de Mordechai Arbell sur les "Portugais" à la Jamaïque. En complément voici un épisode plus récent qui a concerné la descendance desdits "Portugais".

L'auteur de ce travail est le descendant d'une vieille famille sépharade ayant suivi l'itinéraire ouest : Espagne, Portugal, Pays-Bas, Curaçao, établie à Panama en 1901. Il est diplômé de Bordeaux et professeur à l'Université de Panama.

Il étudie ici, après un rappel historique de l'installation de crypto-juifs dans la région, l'importance prise par l'implantation d'une première synagogue à Panama le 14 mai 1876, les noms des juifs les plus anciennement ins-

¹ • les Portugais accompagnés de la sinistre Inquisition, • les Hollandais avec le développement du commerce en Asie (Chine et Japon), • les Britanniques avec l'accès des juifs à divers postes administratifs et militaires...

² Il faut noter que seuls les Sépharades blancs en bénéficieront et que la ségrégation qui sépare juifs blancs et noirs continuera sous l'occupation hollandaise.

³ En espagnol. 1998. Édité par la Congrégation kol Shearith Israël à Panama. 34 pages. Sans ISBN.

tallés sur place, puis l'importance prise par certaines familles dans la grande négociation de 1903 qui vit la séparation du Panama et de la Colombie, puis la construction du canal.

Son étude fait état de documents inédits. □

Jean Carasso

Joseph J. Lévy, Josué Elkouby, Marc Élyani

DICTIONNAIRE BIOGRAPHIQUE DU MONDE JUIF SÉPHARADE ET MÉDITERRANÉEN¹

Il en faut, du courage, pour affronter une telle besogne, sachant que critiquer est plus facile que construire !

Il est bien évident que tout est contestable dans la méritoire démarche, à commencer par la classification arbitraire des personnes recensées, en : "Rabbins, Érudits et savants, Artistes et écrivains, Dignitaires et dirigeants". Il est trop facile de constater que maints rabbins sont érudits et savants, généralement écrivains... voire parfois dirigeants etc !

Les auteurs le font lucidement remarquer dans la préface, justifient leur démarche et assument leur choix. Ils en savent bien les lacunes et les imperfections, mais ils ont osé, et ils doivent en être remerciés car leur travail constitue une base de données élégante, bien présentée, d'un maniement commode, et qui sera vite indispensable à "l'honnête homme" qui pourra toujours poursuivre sa recherche dans les encyclopédies et ouvrages spécialisés. Il est immédiatement indispensable dans les bibliothèques publiques.

Bien entendu, les auteurs recevront au fil du temps, comme il est de coutume en pareil cas, des observations plus ou moins pertinentes sur d'éventuelles erreurs, des précisions chronologiques qui manquent, des suggestions quant à des noms qui pourraient figurer etc.² De telle sorte que, si des chercheurs européens et israéliens en prennent la peine, l'ouvrage pourrait ultérieurement devenir une sorte de collectif encyclopédique.

La grande force de ce dictionnaire est d'inclure des noms de contemporains que l'on ne trouve pas dans les encyclopédies. Bien entendu c'est là que l'arbitraire est le plus apparent : la sur-représentation par exemple des originaires du Maghreb apparaît vite à qui feuillette. Mais c'est bien normal car la Communauté du Québec, région dans laquelle vivent les auteurs, est essentiellement constituée d'originaires du Maroc...

Nous nous abstenons donc rigoureusement de commentaires sur la présence ou l'absence de personnes vivantes.

Quant aux plus anciennes on est fort aise de les trouver réunies dans un ouvrage aussi élégant que maniable.

Souhaitons que ce livre soit efficacement distribué en Europe ! □

Jean Carasso

Moisés Hassón

HISTORIA DE FAMILIA HASSON - CAMHI³

Une brève histoire familiale préliminaire indique l'origine balkanique des protagonistes : Florina, en Grèce mais proche de Monastir d'où migrèrent d'autres. On y trouve des Sarfatis, des Faraggi, puis des Hasson, des Camhi etc.

L'auteur décrit la vie à Florina, le quartier juif et ses coutumes, la vie communautaire, et l'extinction ultérieure de cette communauté, mentionnant un à un les noms des déportés.

Plusieurs migrations successives de ceux qui avaient quitté entre les deux guerres les retrouvèrent finalement à Temuco, au Chili, où l'auteur lui-même continue à vivre, petite ville située au centre de cet interminable Chili dans sa longueur.⁴

L'auteur fournit un tableau des fréquences des patronymes de Monastir : Camhi (ou Kamhi), Cohen, Ichak, Pardo etc, puis traite des *Monastirlijs* à Temuco, étrange transfert collectif !

Le livre s'achève sur un certain nombre de tableaux d'arbres généalogiques. □

Jean Carasso

Socorro Torquato & Virgilio Maia

ESTANDARTES DAS TRIBOS DE ISRAEL⁵

Oh le beau petit recueil illustrant délicatement les douze tribus d'Israël dans l'esprit de l'art populaire du Nord-Est du Brésil !

L'épouse, Socorro, est céramiste, et l'époux, Virgilio,⁶ imbibé des cultures sépharade, catalane, galicienne et portugaise, est graveur.

Ils ont lié leurs techniques et leurs efforts pour illustrer les douze tribus - des archétypes sans frontières spatio-temporelles - et les légèrer d'un texte poétique de tradition messianique et populaire.

Décrivant brièvement les raisons de l'arrivée au Brésil de crypto-juifs, l'introduction cite les débuts, les grandes familles, l'installation.

Chaque illustration sur la page de droite porte en regard un superbe petit texte poétique fort travaillé, ciselé. "Neftali : plus que le vent vélocé va la gazelle sur terre etc..."

Tout est raffiné dans ce petit livre artisanal, clos par une belle postface de Leonor Scliar-Cabral ! □

Jean Carasso

1 2001
Éditions Élysée
CP 181
Côte Saint-Luc (Qu)
H4V 2Y4
Canada
338 pages.
ISBN : 0-88545-098-1.

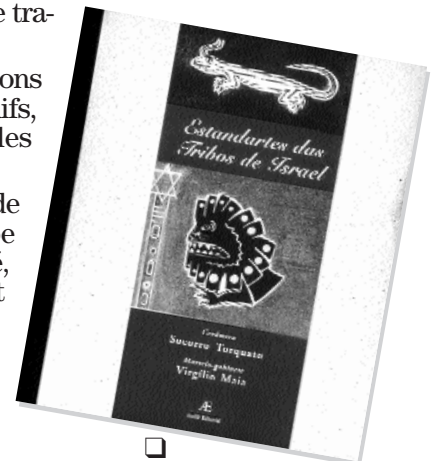
2 Les auteurs n'y appellent pas formellement, mais nous le faisons pour eux, songeant déjà à la seconde édition revue et corrigée, ignorant le tirage de cette première.
NDLR

3 En espagnol du Chili 2001. Histoire des familles Hasson et Camhi.
Édition privée tirée à 30 exemplaires à Santiago du Chili.
86 pages.
Contact avec l'auteur : moises_h@yahoo.com

4 On remarquera que les héros du roman analysé plus haut *Vida propia* sont installés dans cette même localité.

5 En portugais du Brésil. 2001. Illustration des tribus d'Israël.
Atelié editorial
rua Manuel Pereira Leite 15
06709-280 Granja Viana
Cotia - SP - Brésil
42 pages.
ISBN : 85-7480-065-1
atelié_editorial@uol.com.br

6 Descendant d'un migrant hispanique du XVIIIe siècle : Luciano Cardoso de Cargas.



Témoignage

MARSEILLE, AVRIL 1942 : UN SINGULIER "RETORNO"

Marseille a froid en ce début de 1942. Froid et faim. Faim et peur : la police, toute dévouée à Vichy, dans cette ville qui a fait un triomphe au chef de l'État-croupion et a donné le nom de Maréchal Pétain au quai du Port et au lycée Saint-Charles, traque, sans état d'âme, communistes, francs-maçons, gaullistes. Et juifs dont le Docteur Bouyala, chef de la section départementale de la Légion Française des Combattants, qui compte 15000 adhérents dans le département, a déclaré qu'il fallait "traquer, parmi les Juifs, les sans-scrupule et sans pueur, ceux qui n'ont pas de patrie, et ont fait de notre France une caverne de voleurs".

Juifs, dont le préfet du Rhône, Viguier, administrateur extraordinaire de la ville, a ordonné, le 22 juillet dernier, le recensement : 18 305 juifs pour les Bouches du Rhône, dont 15 000 pour la seule ville de Marseille. Parmi lesquels 1928 enregistrés comme apatrides. Et qu'un rapport du chef de la Police aux Questions Juives de Marseille a défini, trop justement hélas, comme "nomades qui vivent d'hôtel en hôtel ou chez des amis". En réalité, "des malheureux en quête de départ, qui courent tous les consulats, en collectionnant les visas les plus exotiques, pour pouvoir être considérés comme en train de partir".¹ Plus de 35 000 demandes enregistrées à la fin mai 1941 dans les bureaux de la HICEM. Et combien d'autres, plus discrètes, chez Varian Fry ou auprès de filières d'évasion clandestines, fausses ou vraies ?

Une de ces familles, bientôt à la recherche d'un visa, aura plus de chance que les autres : son chef de famille, né Salonicien, possède un passeport espagnol, apparemment délivré à Budapest, alors qu'il travaillait, avant-guerre, dans l'importante filature détenue par son oncle. Mais sa femme est française depuis 1937, comme le sont les deux enfants. Tous quatre, Parisiens, alors en vacances à Bagnols-de-l'Orne, mais que l'exode de juin 40 a poussés sur les routes, "dans une vieille Ford que nous nous sommes procurée et qui tient à peine debout", raconte le témoin de l'aventure. "Nous échouons, cahin-caha, à Marseille", alors fourmillant de dizaines de milliers de réfugiés cherchant un toit pour dormir. Une population qui, référencée avant guerre comme totalisant 801 000 habitants, vient d'en décompter quelque 900 000 en l'espace de quelques mois de défaite.

Le temps de louer un appartement. D'où les chasse la police de Vichy, en tant qu'étrangers. "Sans un regard des voisins. Sans un mot de leur part". Chambre à l'hôtel. Rencontre d'un ami qui presse le chef de famille de "rentrer" avec les

siens en Espagne, puisqu'il détient le fameux passeport protecteur.

Posséder un passeport espagnol est une chose. Obtenir un visa, une autre, nous l'avons assez décrit dans la LS 28. Et l'intéressé de harceler le seul consulat d'Espagne en zone libre, celui de Marseille, rue de Paradis. Où il subit, de la part de leur interlocuteur (qui ne sera jamais le consul mais, en toute logique, le chancelier) sarcasmes, réflexions acides, truffées de *vosotros* du plus mauvais goût. Auxquels notre ami, imperturbablement répond, avec obstination, par "Je suis espagnol. J'ai le droit de rentrer en Espagne !"

Au début de 1942, un juif français ou étranger peut encore sortir de France dès lors qu'il est pourvu d'un visa. L'interdiction de sortie à tout juif, français ou étranger, ne sera édictée par le gouvernement de Vichy qu'en juillet 42.

Visa finalement obtenu.³ "Sur le seul passeport de mon mari", raconte, à l'intention de la LS, cette judéo-espagnole de 88 ans, parfaitement en bonne santé, et qui désire garder l'anonymat. "Pas de visa pour moi. Pas de visa pour les enfants. Mais tout à notre joie, nous ne remarquons pas ce défaut de visa. Entre temps, mon beau-frère, avec qui je me trouve dans un salon de thé, est arrêté en tant qu'étranger et emmené à bord d'un bateau-prison. Par bonheur, il détient sur lui en permanence son passeport espagnol. Ce qui lui vaut d'être libéré. Preuve de l'efficacité du document.

Vient le jour du départ. Mon mari s'est procuré des billets d'avion pour Barcelone. Ne me demandez pas comment ni auprès de quelle compagnie, en ces temps où tout vol est interdit dans le ciel français." A cette question, Robert Espérou, historien et auteur d'une somptueuse étude sur Air-France et la guerre d'Espagne,⁴ à qui nous avons soumis ce témoignage a bien voulu répondre : "aucune société espagnole ne dessert les territoires français en 1942. Les relations aériennes franco-espagnoles sont au point mort depuis la victoire de Franco. L'aviation civile française en métropole se présente sous forme d'un service de liaison assuré par des avions et équipages d'Air France, sous contrôle étroit des commissions d'armistice allemande et italienne (un circuit fermé : Lyon-Vichy-Toulouse-Marseille). Pas d'aviation civile italienne non plus : la ligne Ala Littoria Lati dessert Lisbonne, par Palma et Melilla, en évitant la France. En revanche, en avril 42, la Deutsche Lufthansa assure six fois par semaine sa ligne K 22 : Berlin-Stuttgart-Lyon-Marseille-Barcelone-Madrid-Lisbonne et vice-versa. Air France, dont le siège est alors à Marseille, 217 Promenade de la Corniche, est l'agent général de la D.H.L. L'admission à bord implique que "les passagers français soient en possession d'un passeport avec le visa d'entrée en Espagne portant la mention *Via Aérea*".

¹ Nahum Hermann, cité par Renée Poznanski, dans son livre-phare "Être Juif en France pendant la Seconde Guerre Mondiale" (Hachette Livre, 1994).

² Voir, entre autres, les numéros 28 et 38 de la LS.

³ Ce qui implique l'accord de Madrid et, alors, un délai de 3 à 6 semaines.

⁴ Revue ICARE, N.169, 1999/2

Repassons la parole à notre témoin : "Bref, nous voici un beau matin d'avril 42 à Marignane. Sans bagages puisque nous n'avons connu qu'une vie de nomade deux ans durant.

Le temps de prendre un repas où figurent, je m'en souviendrai toujours, des petits pois, denrée rarissime à l'époque, et nous montons, sous le regard de Français qui s'interrogent sur nous, dans un petit avion, à peine dix places, mais dans lequel nous remarquons la présence d'uniformes, qui nous apparaissent comme allemands". "Cet avion, nous fait remarquer Robert Espérou, est un Junker 52 qui comporte plutôt quinze places. Reste à savoir comment un couple de juifs, accompagné de leurs enfants, a pu embarquer dans un avion à croix gammée. Peut-être les autorités allemandes ou vichystes ne tenaient pas à s'attirer des difficultés avec le régime franquiste qui avait une politique antisémite plus modérée et qui a pu, en ce cas, étendre sa protection à des ressortissants espagnols, quelle que soit leur confession". Nos lecteurs savent l'environnement diplomatique à cet égard : et l'historien d'Air France, dont l'histoire des rapports judéo-franquistes n'est pas la spécialité n'est pourtant, intuitivement, pas loin de la vérité. Au surplus, remarquons qu'en avril 42, en zone non occupée, aucun tampon "JUIF" ne marque les pièces d'identité (il ne sera imposé que dans la seconde quinzaine de décembre). Notons également que cette famille porte, aussi bien pour la femme que pour l'homme, un nom à consonance espagnole.

"Vol, poursuit notre témoin, au cours duquel un de mes enfants est saisi d'une nausée qui se déverse sur moi, mais qui irrite fort ma voisine, une dame fort âgée, et qui se révèle être allemande...

Aérodrome de Barcelone. A la descente d'avion, je suis saisie de frayeur quand un homme en uniforme, dont je me demande toujours s'il est allemand ou s'il appartient à l'équipage prend mon fils dans ses bras pour l'aider à quitter l'appareil. Je le lui arrache sans ménagement.

Orangers, massifs floraux, parfums... Nous attendent mon beau-frère et un cousin de mon mari déjà en Espagne. Heureusement. Car les difficultés commencent. Mon mari passe. Moi, pas. Les enfants non plus. Le fonctionnaire a découvert, en effet, l'absence de visas sur mon passeport et ceux de mes enfants. Absence que nous découvrons en même temps que lui, convaincus que le visa de mon mari valait pour toute la famille. Ce n'est pas tout : il louche sur mon nom de naissance, et sur mon lieu de naissance : Salonique. Trente minutes de discussion pendant lesquelles nos deux enfants savourent, pour la première fois de leur vie, des... bananes ! Le fonctionnaire, qui nous apparaît comme un employé aux écritures, répète avec insistance, en me fixant dans les yeux : "Catolica ? Catolica ?" Je réponds par l'affirmative et suis toujours convaincue, soixante ans après, qu'il m'a forcée à cette réponse.

L'hôtel n'a rien à nous offrir à manger : c'est

dimanche. Patience ! Lundi, il y aura du taureau au menu : le taureau tué lors de la corrida de la veille ! C'est alors, paraît-il, la tradition du lundi en une Espagne qui manque de viande.

Au bout de huit jours, je peux me faire comprendre. Au bout de trois mois, je parle couramment espagnol.

Deux mois passent et nous trouvons, pour une bouchée de pain, une sorte de maison fort jolie avec jardin, mais largement délabrée. Et que nous retapeurons. Chauffage par braser central. Nous y accueillerons toutes sortes de fuyards ayant passé clandestinement les Pyrénées. De même hébergerons-nous mon beau-père et ma belle-mère, venus de Paris par train (dans une des opérations de rapatriement du consulat de Paris ? ou d'eux-mêmes, je ne sais).

Nous verrons également arriver le fameux convoi de rapatriés de Salonique. Ils ne rencontreront jamais d'hostilité de la part des Espagnols qui bientôt m'appellent *la Francesa*. Fruits, riz, légumes se trouvent en abondance... Seul le pain blanc manque : il est au maïs.

Nous vivons vraiment à l'aise. Nos ressources proviennent d'une petite entreprise artisanale que nous avons créée avec quelques amis : nous fabriquons un *espesante*, sorte de poix pour améliorer l'imperméabilisation de tissus, dans un chaudron que tous nos amis sont fermement invités à baratter chaque fois qu'ils nous font visite. (Il y a là des de Botton, des Nahmias, Henri Benarroja, le docteur Amar.)

La vérité m'oblige à reconnaître que lors de notre séjour, nous n'avons jamais eu à nous plaindre de l'Espagne de Franco. En revanche, quand nous rentrerons en France, mon mari aura la surprise de se voir interpellé par la Préfecture de Police qui le jettera, pour quelles raisons nous ne le saurons jamais, en... prison. Certes un ou deux jours. Le temps d'une vérification, apparemment. Peut-être un vieux mandat d'arrêt du régime de Vichy. Oui : le soleil espagnol avait décidément disparu de notre horizon..."

DEUTSCHE LUFTHANSA A. G.

FRANCE - ESPAGNE - PORTUGAL

Services quotidiens sauf dimanche

ligne 90	Marsille - Barcelone - Madrid - Lisbonne		ligne 90
13 15	départ.	LYON	arr.
14 50	arr.	MARSEILLE	départ.
14 55	départ.		arr.
15 00	arr.	BARCELONE	départ.
15 50	départ.		arr.
17 50	arr.	MADRID	départ.
18 00	départ.		arr.
18 50	arr.	LISBONNE	départ.

Écart des vols vers ESPAGNE et PORTUGAL :

à LISBONNE... place de la Baixa à 13 h. 15
à MARSEILLE... St. La. Croix à 13 h. 15

TARIFS en francs français

DESTINATION		aller simple	Porteur de bagages par kg.	Escales par kg.
LYON :	MARSEILLE (1)	100	0	0
	BARCELONE (2)	1000	10 00	10
	MADRID (3)	1000	20	10
	LISBONNE (4)	1000	30 00	10
MARSEILLE :	LYON (1)	100	0	0
	MADRID (3)	1000	10 00	10
	MADRID (3)	1000	10 00	10
	LISBONNE (4)	1000	20	10

(1) Le vol direct entre Lyon et Marseille se fait sur un seul vol direct qui tient certaines conditions ; se renseigner chez les bureaux de voyage AIR FRANCE
(2) Une taxe d'état française de 40 francs sur les billets aller et retour de 50 francs sur les billets aller et retour sans retour express dans le territoire de l'Espagne et du Portugal
(3) et (4) taxes de porteur de bagages et passagers de l'Espagne et du Portugal

AIR FRANCE agent général en France

Les horaires et tarifs sont susceptibles de modifications sans avis

Cet étonnant document - l'horaire de mai 1942 de la Deutsche Lufthansa et l'adresse de sa seule agence en France, à Marseille - communiqué par l'historien Robert Espérou confirme en tous points le témoignage de notre amie, et le consolide...

F.E.

EL KANTONIKO
DE CHOCHANA

Jurnaliko amigo

El papu i la nona
están al salon, el
papu djuga pyano
i la nona bayla
charleston ! No, no
te espantes, tengo
toda mi kavesa !
No te afito, a ti, de
tener una kantiga al
tino i kantarla ?
Dize la verda, no
riytes un poko ?
En estos tyempos
tristes, no aze mal.

Agora seamos
seryos. Te aprometi
de kontarte komo
se pasava un kaza-
myento muzulmano
ay agora setenta
anyos. Se empesava
kon el diya del
"katbe el ketab",
el ke se sinyava el
kontrakto i el man-
sevo dava la dota.
El novyo i la novya
no se konosiyán.
Este diya, el "maa-
zun", un ombre de
ley veniya, aresevido
por los ombres de
la famiya. En otra
kamareta se topa-
van las mujeres
kon la novya vistida
de blanko sin un
enyudo endriva de
eya, los piezes en
una tchanaka yena
de agua i yervas,
kon un Koran
endriva de la kavesa.
Por tres vezes veniya
un paryente deman-
darle ken va sinyar
su kontrakto de
kazamyento.
Kuando ya dicho
por tres vezes el
mizmo nombre,
alora ya estava
kazada. El diya se
pasava kon kantes
i bayles. Malgrado
todo, el novyo i la
novya no se viyan
i kada uno tornava
en su famiya.
Despues de unos
kuantos diyas era la
"dokhla", la unyon
del marido i de la
mujer. Preparavan
la novya tres diyas
antes. Era el lavoro
de la "machta", una
- diremos - "esthétic-
ienne". Empesava
por azerle una
epilasyon total.
El segundo diya era
la "henna": la novya
i todas la ijas de la
famiya i las amigas
les desinava kon la
henna flores o

Muestra Lingua

Nous poursuivons, avec **Isacco Hazan** la publication de "petits textes d'atmosphère" qui, lus à haute voix par des personnes n'ayant pas de pratique peut contribuer à les initier de façon plaisante, s'efforçant de restituer le plus fidèlement possible le climat dans lequel évoluaient les communautés juives de l'Empire ottoman.

Nous ne publions pas de traduction intégrale mais quelques notes éclairantes. La graphie adoptée est celle de la prononciation phonétique. Nous suggérons aux débutants de lire lentement et en scandant, profitant des marques d'accentuation qui ne figurent communément pas.

La Rédaction

LO KE KONTAVA LA BAVÁ... DJOHÁ EL PAPÁZ (fin)

Djohá, despuès del tchiko semináryo, yegó al gránde al término del kuál, por razón de su néder de kastidá, fué yamádo asisténate de dyákono. Azyéndo próva de durustlúk, ganó la konfyénza de su iyerarkíya de manéra ke se topó muy présto en kárga de úna parókyia i las responsabilidadades ke le son próprias.

Prímo : entre la djénate de buéna fáma de la mahallé, deskojér un sakristino - yamádo tambyén boáp kómo muéstros chamasím - de preferénsya kazádo, sigún el dezéo de Djohá.

Segúndo : ser eskutchádo de los parukyános kon diskórsos djústos yénos de saviduriya

Térsyo : asigurár la vída material de su kelí-sya ke bíve grásyas a los dónos ; de ánde la importánsya de enkorajár el hubardalík de los fidéles.

Un díya, avryéndo el trónko abitualmente tachteádo de menúdas, Djohá lo topó vazíyo.

Interpéla el chamás :

- Tu, guardyán del sanktuáryo, viríyas algúno entrár akí ?

- Dingúno ! lo djúro, senyór pádre.

- Alóra, eksplíkame la vazyedá de ésta kamizíya !

- No puéde avér ladrónes en muéstras parédes sántas ! ke el Dyó me perdóne ésta pensáda mála !

- Kále séya ke el kontenído teníya álas i se boló ?

El guardyán, apuntádo el dúdo vérsio el konfesyónal :

- Si el senyór pádre me sospétcha de kuálke malonestedá, ke me konfése !

- Múy buéno ! Irémos endjuntos al konfesyónal !

Los dos ómbres asentádos de káda párte, empésa Djohá :

- Pára ser absúzo, respóndeme fránkamente : te arovátes las parás del kutí ?

No ay repuésta

- Ke se ízo la monéda del trónko ?

Náda. Ni dibúr.

- Te la metútes al djép ?

Mudéra

- Te la apatronátes ?

Djohá, deskorajádo, tráva el chamás afuéra :

- Te ensordesítes es ? Deké no respondítes a más kestyónes ?

- No es mi fálda ! en éste konfesyónal, no se syénate ni kon trompéta !

- Múy buéno ! Enverserémos los rólos.

(Entran de muévo los dós al konfesyónal)

El boáp :

- Kuándo lázdre akí sólo kómo el pérro káda tádre i ke mi mujér kéda en káza kon el senyór pádre, kuálo azéch los dos ?

Ni un sóno sáli del garón de Djohá.

- El senyór pádre es el amánte de mi espóza tan kerída ?

Kayadés total.

- Senyór pádre, el sofulúk eskúrre de su kára de sánto bendítcho, apyádese de mi ! Dígame la verda.

Ni un bruyído.

El priméro ke sáli afuéra es muéstros peniténate ke se ekskláma :

- Tyénes rason ! En este maldítcho konfesyónal, no se syénate ni kon kyulún afilú kon chofár !

néder = (hébreu) voeu.

kastidá = (español) chasteté.

durustlúk = (turc) prohibé.

boáp = portier.

chamasím = (hébreu) bedeau.

saviduriya = (español) connaissance.

hubardalík = générosité.

tachteádo = rempli.

menúdas = (español) menue monnaie.

vazíyo = (español) vide.

kamizíya = (español) tirelire.

kutí = (turc) boite.

dibúr = (hébreu) parole.

djép = (turc) poche, gousset.

mudéra = (esp.) mutisme pathologique.

apatronár = (español) s'approprier.

garón = (español) gorge.

kayadés = (español) silence, mutisme.

sofulúk = (turc) piété extrême.

eskúrre = (español) couler.

bruyído = (español) bruit.

kyulún = (hébreu) tonnerre.

afilú = (hébreu) ni même.

Drita Tutunović

YA SPONTO LA LUNA KANTIGAS, KONSEJAS, REFRANIS

En judéo-espagnol et serbo-croate. 2001.
La Lune est levée, chansons, histoires, proverbes.
PREMIS - Belgrade. 168 pages. Sans ISBN.

Nous nous réjouissons, dans l'édition précédente, de faire connaître aux lecteurs un livre venant de Zagreb et reflétant la culture judéo-hispanophone spécifique de Sarajevo. Le JOINT américain avait financièrement contribué à son édition.

Et voilà que nous recevons un nouveau livre, de Belgrade cette fois, sur le même thème, toujours édité grâce à l'aide du JOINT et préfacé en trois langues (judéo-espagnol, serbo-croate et anglais) par Yechiel Bar Chaïm, le responsable de cet organisme pour les pays de l'ex-Yougoslavie.

Dans un bel avant propos, Drita Tutunovic raconte un peu de sa vie familiale, sa mère d'origine saloniennne, la transmission orale, et fait observer, avec honnêteté et humilité, qu'il n'est rien rapporté dans ce livre qui ne vienne de sa famille, de sa mémoire familiale, de son *kantoniko propio*.

Elle explique que, si les chansons sont plus nombreuses que les textes, c'est qu'elles lui restent plus facilement en mémoire, les ayant chantées elle-même. Elle en cite une trentaine - face à face les textes en judéo-espagnol et serbo-croate - les classe en "anciennes", "de naissance", "d'amour", puis dix-huit autres avec leur partition musicale et des indications d'accompagnement. Elle dit aussi, avec un regret nostalgique, qu'elle ne peut en transmettre aux plus jeunes générations autant qu'elle en a reçues faute d'avoir suffisamment mémorisé, suffisamment prêté attention à sa grand-mère. Mais que chaque chanson transmise est une sorte de victoire contre la mort, une constante amie fidèle.

Nombre de ces chansons sont bien connues : *Arvolis yoran por luvyas*, *La kantiga de tia Mazalto*, la graphie est un peu hétérogène : *No yora mi ñiña*. C'est toute la richesse de la tradition orale et de la libre interprétation... Avec partitions se retrouvent rapportées : *Adio kerida*, *Jo deši España* et *Onde stan las javes* (curieuse, non, cette intarissable nostalgie de l'Espagne... ?) *Pašaro kon ožus mavis*.

Et, joignant la voix au texte, une cassette enregistrée à Belgrade par Drita elle-même nous convainc par son authenticité.

La cassette :

De façon générale, une cassette offre moins de profondeur de champ qu'un CD, et celle-ci ne déroge pas.

Ceci exprimé, les interprétations sont très proches de celles des "grands-mères de la transmission orale", l'accent est plus salonicien que sarajevien (le souvenir de votre maman, Drita ?), l'équilibre entre la voix et l'accompagnement est toujours judicieux, de sorte que sans livret sous les yeux les textes sont très compréhensibles, ce qui n'est pas toujours le cas...

Le choix fréquent du rythme ternaire laisse de lui-même sourdre la nostalgie, les berceuses - mieux que d'autres textes - bénéficient de cette interprétation linéaire, authentique, familiale, tranquille.

L'accompagnement un peu stéréotypé manque d'imagination fantaisiste, d'élan créatif et ne tend guère à entraîner la chanteuse.

Quelques réussites notées au passage :

Avre este abažur

Durme mi alma

Ja vijenen dijās, interprétée vivement, avec humour.

Morenika, toute simple.

Ja sponto la luna, une des meilleurs pages, qui donne son titre au livre et à la cassette.

Mama yo no tengo visto pašaro kon ožus mavis est très bonne et fait passer de l'émotion.

Bref, ces enregistrements s'inscrivent bien dans la ligne du livre tout personnel et non compilé.

Lorsque, petite, Drita se mettait au lit le soir, sa grand-mère lui racontait aussi des histoires, dont elle rapporte onze. Les autres s'effilochent dit-elle dans sa tête, parfois elle en conserve un début, parfois une chute... Défilent : *Moshiko se fizu rey*, *Las ermanas*, *Dos ermanus*, *El ombre ke vendiyo la vaka a un arvol*, *El mazal no si puedi engañar*, petites histoires d'une page ou deux, agréablement racontées.

Le livre s'achève sur quatre pages de proverbes tout à fait originaux et dont très peu nous sont connus, preuve là aussi qu'ils n'ont pas été compilés ; qu'elle s'exprime bien et de manière ramassée, cette expérience ancestrale de la vie !

El mal entra por la puerta de la kaza, sali por el ojo de l'aguja

Favladoris ay, askuchadoris no (c'est la langue de Salonique mêlée celle de Sarajevo...)

El tiyempu no aspera ningunu

et pourtant *Guadri la ravya fista la manaña*
Kada yave si merka kon paras

Todu pasa, guay por ondi pasa !

Si el korason es siyego, ke vale el ojo avierto ?

Kuando yo no durmu, todus tengān negrus shueñus,

mais pour tempérer :

Si durmis muchu, bivis poku

mais aussi *Si keris bivir, kali sufrir...*

La bovura no pasa in un mes

mais *La haraganida es apegante*

etc.

Justement, lecteurs, ne vous laissez pas gagner par cette paresse, et envoyez vos traductions et commentaires... nous les publions s'il en est de bons... (remarquons déjà qu'à Salonique et pour ces deux derniers proverbes, on aurait dit respectivement *boveda* et *haraganud*).

pacharos sobre las manos i los pyezes. Mi ermanika i yo moz aziya solamento una flor endriva de las manos. El diya de la "dokhla" era un diya grande.

La kaza de la novya se intchiya de mujeres ke entravan kon grandes "lagalits", youyous de alegriya.

La novya, vistida de blanco estava asentada en una estrada. Al lado de eya, dos ijas vestidas de blanco tambyen.

La novya se va trokar tres vezes de vistido, uno blanco, uno blu i uno roze para aresivir el novyo, todo esto kon kantes i bayles de la "almas", grupo de muzikantes todas mujeres. El komer de este diya era el kuskus etcho kon manteka, asukar i fruta seka.

l el novyo en todo esto ? El se paseava kon los amigos i paryentes en karoza. Se kedavan en kada kavane onde los aresiviyān kon shorbet de almendra i muzika.

A la notche todos veniyān a la kaza de la novya. A la puerta aviya un grande "chader" (tente) kon muzika i yeno de ombres. La ora la mas importante era akeya de la "zafa", la enkontra del novyo i de la novya.

La novya kon las mujeres i el novyo kon los ombres formando una prosesyon. Despues, novyo i novya kon las baylades a delante, akompanyados de todos, kada mujer en una kandela asendida asta la kamareta de los novyos. Imajina, jurnaliko, la alegriya o la deziluzyon de estos mansevos : era un kazamyento entre dos famiyas i eyos no teniyān nada de dizir !

Chochana Lucie
Mazaltove

Jean Carasso

Musique

Isaac Levy

EL KANTE DE UNA VIDA¹

Tous les spécialistes, les initiés - mais pas nécessairement le grand public - savent qu'Isaac Levy a consacré l'intégralité de sa courte vie (1919-1977) à la musique.

Venu à trois ans en Israël avec ses parents, il a étudié la musique au plus haut niveau, en Israël et aux États-Unis et a lui-même composé sur des versets de la Bible et des textes de poètes juifs médiévaux.

Puis, en charge de l'émission judéo-espagnole de *Kol Israel* dès 1955, il dirigea à partir de 1963 la section musicale de cette radio.

Pendant quatorze ans il recueillit et publia en 14 volumes tout le trésor de cette musique.

D'où l'immense collection réunie à *Kol Israël*. Tous les interprètes actuels de ce folklore ont nécessairement eu recours à cette immense collection. On sait moins que - fort exigeant vis à vis de lui-même bien que doué d'une voix excellente - Isaac ne chanta jamais en public.

Les deux présents CD recueillent ses propres interprétations vocales - ainsi que quelques-unes de ses proches - plus ou moins confidentielles, accompagnées par des musiciens différents, dont parfois l'orchestre de *Kol Israel*.

Le premier concerne trente chansons profanes, extraites de ses recueils "Chants Judéo-Espagnols" 1959-1973, le second quinze chants liturgiques extraits de *Antologia de la Liturgia Judeo-Española* 1965-1980 ainsi que dix-huit berceuses.

Haïm Tsur a passé une année à reprendre toutes les bandes sonores, les "nettoyer" (les enregistrements, souvent d'amateurs, étaient anciens) mais l'incomparable matériel réuni en valait la peine.

Le livret, (mis au point par Matilda Koen-Sarano en une année entière de travail) en hébreu et judéo-espagnol selon la graphie normalisée, avec résumé en anglais, fournit à chaque fois les textes et cite les musiciens concernés (à la voix, le plus fréquemment Isaac Levy, à l'accompagnement souvent Moris Saporta, ou parfois un orchestre).

En tout plus d'une soixantaine d'interprétations. Il faut les écouter avec les oreilles de Chimène, c'est-à-dire avec l'indulgence des convaincus. Enregistrées il y a longtemps en monophonie sur cassettes, elles manquent évidemment de profondeur, de puissance vocale alors qu'on sent très bien qu'Isaac maîtrise tout cela, est capable de phrasés, de passion contenue ici, éclatante là, bref d'une exécution beaucoup plus riche et l'ensemble, enregistré vingt ou trente ans plus tard en studio et sté-

réophonie aurait été un chef d'œuvre ! Mais la culture musicale et la technique maîtrisées sont évidentes.

On ne saurait commenter toutes les chansons, bien que toutes soient intéressantes à entendre.

Au passage parmi celles qui ont retenu l'attention :

Losée *Noches noches*, n° 3, en partie chantée, en partie finement sifflée est représentative de ces qualités. La n° 4, *Dos amantes*, est entraînante, joyeuse et rend bien la vivacité du texte.

Toutes les interprétations avec l'orchestre de *Kol Israel* en accompagnement (11, 17, 19, 20, 21 etc) ont bénéficié d'une meilleure qualité d'enregistrement.

Les dernières du recueil sont souvent interprétées par Kohava Levy, l'épouse d'Isaac, et la dernière est chantée en duo par Isaac et sa fille Yasmin.² Le second disque comprend pour moitié des chants liturgiques et pour moitié des berceuses (du moins sur le papier, on va le voir...).

Et là, on change d'époque semble-t-il, sautant techniquement trente ou cinquante ans, pour un homme qui n'en a vécu que moins de soixante.

L'interprétation des chants liturgiques met bien en valeur sa voix de ténor, l'accompagnement, soit au piano soit à l'orchestre, probablement de synagogue, offre une sonorité claire.

Le 3 et le 4 sont de très beaux *Lecha Dodi* et *Yigdal Elohim Chay*, le 9 *Ein Kelohenu* est une sorte de *lied* classique très bien accompagné au piano entraînant, le 12 montre beaucoup de souffle maîtrisé par une bonne technique. Du bon travail.

La 15 *Teniya yo*, non pas en hébreu mais en judéo-espagnol cette fois est une interprétation personnelle, entraînante de la fameuse chanson cumulative traditionnelle : *El kavretiko/ke lo merko mi padre...*

Les suivantes ne sont berceuses que sur le papier du livret. Ce sont des mélodies enlevées, modernes, enjouées, spirituelles, faisant penser à Éric Satie dans la 16 *Don Amadi* par exemple : ce n'est pas un mince compliment... La 17 est accompagnée par un orchestre conséquent, la 18 l'est à la harpe, la 19 est une chanson d'amour... mais rien qui berce vraiment là-dedans !

Les 22, 23, 24 sont des chansons judéo-espagnoles du répertoire.

Bref, une intéressante œuvre pie, de référence.

Fortuna

CÆLESTIA³

Dans une précédente chronique à elle consacrée, nous exprimions combien le genre consubstantiel de Fortuna

¹ Double CD diffusé par Autoridad Nasionala del Ladino BP 2310 Jérusalem 91022 - Israël Fax 972 26 25 97 91

² Qui vient d'éditer son premier CD dont nous reparlerons.

³ Fortuna Produções Artísticas, caixa postal 1647 CEP 01059-970 São Paulo SP Brésil. Tel/fax 11 3826 42 63 fortuna.sings@attglobal.net

était la comédie musicale.

Ce nouveau disque ne nous dément pas, bien qu'il élargisse singulièrement le sens de "comédie musicale", on va le voir.

Fortuna se lance ici - avec de très grands moyens de mise en musique - dans le domaine para-religieux, au centre d'un chœur de moines bénédictins du couvent de de São-Benito de São-Paulo.

Après avoir ouvert sur le Psaume 150, Fortuna nous souhaite *Buena semana* alors que le chœur d'hommes lui répond et qu'ils reprennent ensemble pour terminer.

Dans ce chant, et *Ha Mavdil* qui suit, l'interprétation est très brésilienne dans son rythme d'accompagnement et un peu déroutante, mais se fait ultérieurement plus légère, laissant plus de place à la basse continue offerte par le chœur.

L'*Haleluya* est plus sobrement mis en musique par Fortuna elle-même, les instrumentistes s'effaçant derrière les voix d'hommes mêlées à la sienne propre.

La plage n° 5 *Regina Coeli*, chantée en latin, fait écho à la 3 partiellement chantée en hébreu et à la 7 de même : *Yedei Rashim* - texte de Yehuda Ha-Levi - enregistré en concert celui-là. L'intention œcuménique est transparente, manifeste, elle éclate partout.¹

Ani Le Dodi (6.3 du Cantique des cantiques) est superbement, luxueusement, mis en musique par Fortuna.

La progression dramatique crescendo en puissance est très bien rendue dans *Moshe*

salvo de Mizrayim, traditionnel marocain. L'impression est très forte...

Le 9 *Bendigamos al Altissimo* est un texte liturgique sépharade traditionnel bien connu, ici accompagné à la tierce par les instruments, puis par le chœur d'hommes en fond de deuxième partie. Les changements de tonalité, inhabituels, très sophistiqués et le rythme à trois temps, apportent une touche de modernisme au crescendo qui s'accroît vers la fin. Belle réussite.

C'est de nouveau l'interprète et ses complices qui ont mis en musique la dixième plage : *Halelu Haleluya*, martelé par des chœurs d'hommes à l'arrière plan musical.

Dans le n° 11, chant grégorien *Rorate Coeli* interprété par les moines, une séquence centrale est chantée par Fortuna *a capella* qui ne détonne pas du tout.

Faire chanter à un chœur mixte la *Nana de Salonika*, berceuse classique, douce, discrète, qui demande plutôt à être chuchotée, susurrée, ne nous paraît pas un bon choix, sa mise en scène ici en fût-elle somptueuse, mais pourquoi pas ?

Terminer ce disque assez court (13 plages, 35 minutes) par une composition de Fortuna intitulée dans une vision optimiste *Luz Azul* (Lumière bleue) sans texte proprement dit, voix de femme sur basse continue et instruments en atmosphère grégorienne bien équilibrée, est une réussite.

Le livret - dont les couleurs sont aussi des variations autour d'un bleu central - présente les textes avec goût (l'hébreu en graphie latine) dans leur langue d'origine, puis en portugais et en anglais.

Les moyens mis en œuvre sont énormes - seize instrumentistes et dix voix d'homme - qui seront évidemment discutés par les puristes,

¹ Le livret n'est-il pas préfacé à la fois par le rabbin H. Sobel, de São-Paulo et D. Isidoro, moine bénédictin ?

² Cette culture sépharade véhiculée entre autres par le chant ne se poursuivra qu'en s'adaptant et se modernisant : il est de la place pour des interprétations traditionnelles, *a capella* ou accompagnées d'un instrument, et aussi de la place pour des réinterprétations personnalisées...

Poésie

Pour n'être pas rédigé en *lingua muesta*, le poème qui suit n'est pas si loin de nos réalités historiques... et quelle surprise de lire un Lionel Lévy talentueux dans un domaine où on ne l'attendait pas : le sonnet classique et rigoureux !

Nous proposons en vis à vis une interprétation en *lingua muesta* par un collectif anonyme...

Tolède

Ombres d'enfants ou de duègnes
Fuyant au long de l'Alcazar,
Ocre où se fondent aux remparts
Les rocs que les soleils déteignent,

Qu'on la rhabille ou la repeigne
En couleurs vives *mudejar*,
Sous la voûte, au son du *shofar*,
Chantent les fantômes ou geignent.

Cloches, cornes ou muezzin,
Chacun y retrouvant ses saints,
Génie tragique au cœur d'Espagne,

Casa Halevy, le Greco
Portraite sans fard ni cadeau
L'honneur et l'horreur, sa compagne.

Lionel Lévy

Toledo

Solombras de infantas o de duenyas
Fuyendo al largo de l'Alcazar,
Kolor de tyera, onde se mesklan a las murayas
Las pyedras ke los soles deskoloran,

Ke las vistan de nuevo o la boyan
Kon kolores bivas mudajar,
Debacho de los syelos, al sonido del chofar,
Kantan los sedimes, o yoran.

Kampanas, kuernas o muezzin,
Kada uno topando sus santos,
Djenyo trajiko al korason de Espanya,

Kaza Halevy, el Greco
Afeyta sin boyan ni regalo
La onor i la desgrasya, su kompanyera.

Kozas i otras de Sefarad

ENSEIGNEMENT

Cours de judéo-espagnol

Aqui estamos organise pour ses membres un enseignement de la langue judéo-espagnole sous la direction de **Marie-Christine Varol** (maître de conférences et chargée de cours à l'INALCO) assistée de répétiteurs compétents.

Chaque mardi de 17 h 30 à 19 h

à la Synagogue Don Isaac Abravanel

84 rue de la Roquette - 75011 Paris

Conditions et inscriptions à l'AALS

183 bd Voltaire - 75011 Paris - Tél. 01 43 71 89 69

■ Au Collège de France à Paris, **Gilles Veinstein** poursuivra l'étude commencée l'an dernier sur les communautés juives dans l'Empire ottoman avec l'analyse d'archives souvent inédites de fin du XVIe au XVIIIe siècle, étude centrée sur le thème

"Juifs ottomans et droit musulman".

■ Voir aussi, page 2 en marge, le thème du cours de **Nathan Wachtel** au même Collège.

■ Le 15 janvier 2002 à 17 h en Sorbonne, entrée libre salle Liard (entrée par le 17 rue de la Sorbonne) la première conférence annuelle de **Y. Yovel**, professeur à l'Université Hébraïque de Jérusalem :

"La nouvelle altérité :
dualités marranes des premières générations"

■ Le 17 janvier à la Section des Sciences religieuses de l'Ecole Pratique des Hautes Études sera attribué à **Y.H. Yerushalmi**, professeur à l'Université Columbia, un doctorat *honoris causa*. Yerushalmi est un autre grand spécialiste des marranes. On rappelle son grand livre "De la Cour d'Espagne au ghetto italien" (Fayard).

INAUGURATIONS

■ Musée juif à Istanbul

El adreso del Museo Djudiyo de Istanbul ke se avriyo en estos diyas en la kehila vyeja Zulfaris, es :

Karaköy Meydani, Perçemli Sokak
Karaköy - Istanbul. Tel. (+90-212) 292 63 33/34

■ UISF

L'Union des Israélites Sépharadis de France va bientôt (dès le début de l'année 2002) inaugurer son nouveau local, aménagé, insonorisé, tout près du Square Montholon à Paris. D'autres renseignements seront fournis dans le prochain numéro.

CONCERT À AVIGNON

■ Marlène chante

Dans le cadre de la semaine du théâtre israélien l'Association France-Galilée d'Avignon a programmé un concert de

Marlène Samoun et ses musiciens,
Théâtre des Halles - 4 rue Noël Biret - Avignon
8 Décembre à 20 h 30

Renseignements sur cette soirée et les autres manifestations de cette semaine, ainsi que réservations : 04 32 76 24 51 ou courriel marc.elbeze@ha.univ-avignon.fr

ASSOCIATION DES AMIS DE LA LETTRE SÉPHARADE

■ *Aqui estamos*

Les réunions amicales de *Aqui estamos* se poursuivent au Cercle Bernard Lazare
10 rue Saint-Claude - 75003 Paris

- La prochaine se tiendra le **9 décembre** à 15 h pour l'allumage de la première bougie de *Hanuka*. Venez avec enfants et petits enfants, car une animation est prévue pour eux !
- Puis le **13 janvier 2002** à 14 h aura lieu dans la même salle **l'Assemblée générale annuelle de l'A.A.L.S.** Faites dès maintenant par écrit acte de candidature au comité directeur !
- Le lendemain **lundi 14 janvier**, à la salle Jean Dame à 19 h
17 rue Léopold Bellan - 75003 Paris
Maryse Choukroun développera :
"Juifs catalans, une diaspora méconnue"
- La réunion suivante du **20 février** à 18 h 30, toujours au Cercle Bernard Lazare sera consacrée à un cours de cuisine de Pourim. Renseignements et inscriptions à l'AALS :
183 bd Voltaire - 75011 Paris - Tél. 01 43 71 89 69

EXPOSITION

Visas pour la vie

Une exposition
au Memorial du
Martyr Juif Inconnu
(adresse provisoire
37 rue de Turenne
75003 Paris
Tél. 01 42 77 44 72)
rend hommage
jusqu'au 30/12/2001
aux 15 diplomates
qui ont sauvé
des juifs pendant
la guerre.

Ce numéro, tiré
à 3800 exemplaires, a été
composé par Jean Carasso
qui en a assuré la mise
en pages avec l'aide
de Sabine Locoge sur
une maquette
de Paul Bertrand.
Le fichier de La Lettre
Sépharade est inscrit sous
le n° 608403 à la CNIL
(Commission Nationale
de l'Informatique
et des Libertés).

La Lettre
Sépharade

ÉDITION FRANÇAISE

Jean Carasso - F 84220 - Gordes

Fax 04 90 72 38 39

E-mail : LETTRE.SEPHARADE@wanadoo.fr

ÉDITION AMÉRICAINE

La Lettre Sépharade P.O.Box 2450

Kensington MD 20891 USA

Fax (1) 301 530 14 61

E-mail : lettresepharade@earthlink.net

Voulez-vous aider *La Lettre* ***Sépharade ?***

Une seule fois par an, avec cette édition de décembre, nous appelons votre contribution financière d'un montant libre.

Sans cette participation solidaire, la Lettre Sépharade ne pourrait poursuivre son chemin.

Il y a maintenant dix ans que cette aventure a commencé, grâce à vous, lecteurs fidèles et toujours plus nombreux.

Merci d'envoyer votre chèque à :

La Lettre Sépharade - Jean Carasso

84220 Gordes - France (Fax 04 90 72 38 39)

lettre.sepharade@wanadoo.fr

Si vous préférez nous favoriser d'un versement périodique, mensuel, trimestriel, veuillez nous demander un Relevé d'Identité Bancaire.

Nom _____

Prénom _____

Adresse _____

CP _____ Ville _____

Tél. _____ Fax _____

Courriel _____

Chèque

Virement périodique : mensuel _____

trimestriel _____



Voulez-vous aider *La Lettre* ***Sépharade ?***

Une seule fois par an, avec cette édition de décembre, nous appelons votre contribution financière d'un montant libre.

Sans cette participation solidaire, la Lettre Sépharade ne pourrait poursuivre son chemin.

Il y a maintenant dix ans que cette aventure a commencé, grâce à vous, lecteurs fidèles et toujours plus nombreux.

Merci d'envoyer votre chèque à :

La Lettre Sépharade - Jean Carasso

84220 Gordes - France (Fax 04 90 72 38 39)

lettre.sepharade@wanadoo.fr

Si vous préférez nous favoriser d'un versement périodique, mensuel, trimestriel, veuillez nous demander un Relevé d'Identité Bancaire.

Nom _____

Prénom _____

Adresse _____

CP _____ Ville _____

Tél. _____ Fax _____

Courriel _____

Chèque

Virement périodique : mensuel _____

trimestriel _____

